

JOURNAL  
HELVÉTIQUE  
OU  
RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE  
LITTÉRATURE CHOISIE;

DE POÉSIE ; DE TRAITTS  
*d'Histoire , ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse , que des Païs Etrangers.*

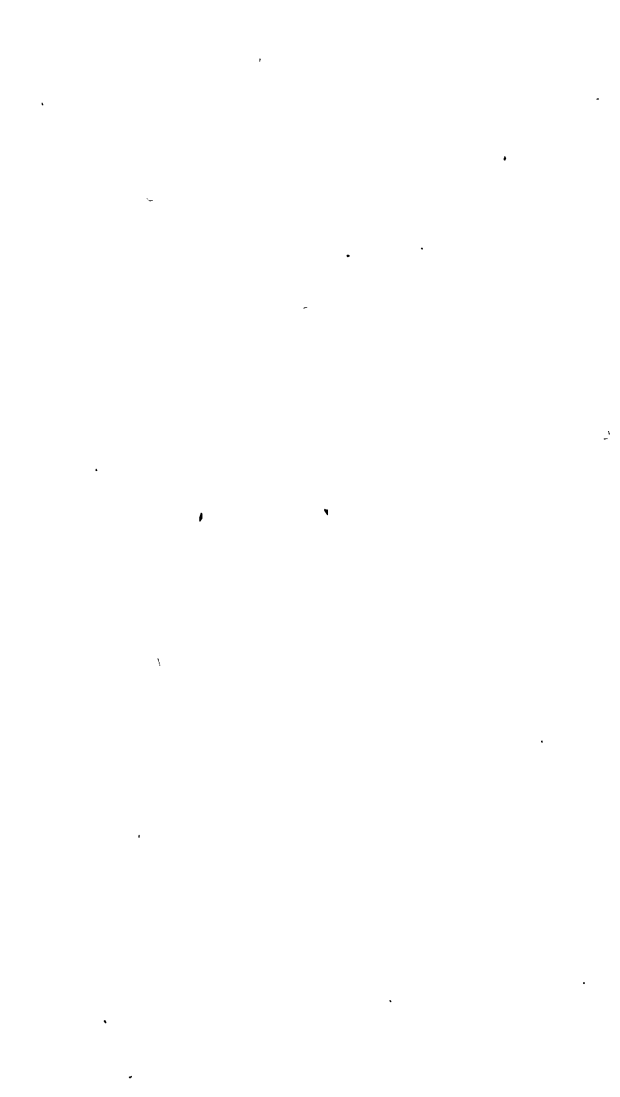
DEDIE' AU ROI.

AVRIL 1746.



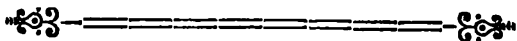
A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1746.





JOURNAL  
HELVETIQUE,  
DÉDIÉ AU ROI.  
AVRIL 1746.



S U I T E

*De l'Extrait du VALAIS CRÉTIEN\*.*

MONSIEUR,

**V**ous me remerciés de ce que je vous ai fait conôître le Livre de Mr. *Briquet*, Chanoine de Sion, sur l'Histoire Ecclésiastique de son País. Mais vous remarqués en même tems qu'il manque encore une chose dans l'Extrait que je vous ai envoié; c'est un petit détail, ou au moins quelques particularités, de quelques uns des principaux Evêques qui ont gouverné cette

T 2

Egli<sup>e</sup>

\* Voyez le Journ. Helvétique. Mars 1746. p. 193.

Eglise. C'est ce que vous vous attendiez à trouver dans ma Lettre, pour donner une idée un peu plus complète de la manière dont cet Ecclésiastique a traité son sujet, & pour mieux connoître son goût. Vous avez tout à fait raison, & c'est là la méthode ordinaire des Journalistes qui donnent des Extraits de ces sortes d'Ouvrages. Si je ne l'ai pas fait, c'est que ma Lettre étoit déjà trop longue. Mais nous y reviendrons pour me conformer & à votre desir & à l'usage.

Le plus fameux de tous les Evêques de ce Diocèse, c'est sans contredit *Théodule*, qu'on regarde come Saint, & qui en cette qualité, a été choisi pour le Patron de Sion & même de tout le País. L'Eglise Cathédrale lui est dédiée. Nôtre Auteur nous dit des merveilles de ce Prélat. Il comence par sa naissance qui étoit des plus distinguées. On veut qu'il soit de l'illustre Maison de *Gramont* en Franche-Comté; mais *Léti* en fait un simple Bourgeois de Genève. L'une & l'autre origine me paroissent également douteuses.

Le fait qui illustre le plus ce *Théodule*, c'est ce qui lui arriva avec Charlemagne, dont on le fait contemporain. Ce Prince fit assembler un certain Concile, & voulut y assister en personne. En présence de tous  
les

les Evêques qui compofoient cette Affemblée, l'Empereur s'avoüa coupable de quelque grand crime, mais qu'il ne jugea pas à propos de spécifier. Il demanda feulement aux Prélats leurs prières pour en obtenir le pardon, & de dire des Messes pour lui dans le même but. Les Evêques lui en promirent un grand nombre. Théodule ne se chargea que d'en dire une seule. En la célébrant, le Ciel lui révéla la nature du crime de Charlemagne, & en même tems qu'il en avoit obtenu le pardon. Il communiqua incessamment cette révélation à l'Empereur, & par là rétablit entièrement le calme dans sa Conscience, qui par reconnaissance lui donna le gouvernement du Pais, & l'établit lui & ses Successeurs à perpétuité Préfets & Comtes du Valais.

Vous voudriés peut-être, *Monsieur*, que je vous marquasse le nom que porte cette Affemblée d'Evêques, afin de la chercher dans les Recueils de Conciles que l'on a dans les Bibliothèques. Mais nôtre Auteur avoüe qu'il ne l'a pas pû découvrir, & je n'en sai pas plus que lui. Ce qu'il y a de fâcheux c'est que les Bollandistes dans leurs *Actes des Saints*, à l'article de *Théodule*, rendent cette histoire un peu suspecte. Ils disent dans une petite Note, qu'ils voudroient

bien savoir où & quand s'est tenu ce Concile. Mais on trouve ce Fait dans la Légende & dans les Bréviaires\*, & cela doit suffire. Heureusement on ne s'est pas avisé de contester aux Evêques leur droit de gouverner le Païs, quoi que fondé sur un titre aussi douteux.

Nôtre Auteur après avoir établi le fondement de l'autorité temporelle de *Théodule*, nous apporte aussi les preuves de sa sainteté. Il s'est rendu illustre par divers Miracles. Le premier que l'on nous cite, c'est qu'il contraignit un jour le Diable de lui porter un assez grosse Cloche de Rome à Sion. Le Pape lui en avoit fait présent; mais il étoit un peu embarrassé pour le transport. Étant un matin en prière, le Démon, selon sa coutume, essaya de le venir troubler dans ses dévotions. *Puis que te voici, méchante Bête*, lui dit le Prelat, *tu me porteras cette Cloche d'ici à Sion*. Et il falut obéir. Afin qu'il ne vous reste, *Monsieur*, aucun doute là dessus, j'ai entre les mains une Médaille, ou plutôt une Monoïe, qui constate ce Fait. On y voit d'un côté St. *Théodule* de bout, avec ses attributs, c'est-à-dire la Croffe à une main, & l'Épée dans l'autre  
pour

\* Le Bréviaire de Sion a une Himne avec ces paroles,  
Fusâ prece Theodoli,  
Nu datur culpa Caroli.

pour marquer son autorité sur le temporel, & pour Légende S. THEODOLUS EPS. SEDUNENSIS. *St. Théodule Evêque de Sion.* On voit à ses piez le Diable dans une posture humiliée & de suppliant, chargé sur les épaules de la Cloche qu'il paroît porter malgré lui. Si les Armes du Bourg de St. Maurice, avec la date de leur Christianisme fixée au I. Siècle, come je vous l'ai dit dans ma Lettre précédente, font foi sur cet article, devons nous douter d'un Miracle frapé sur la Monoïe du Pais ? Le revers de cette Pièce d'argent a les armes d'un Evêque qui se nommoit *Nicolas Schiner*, & qui fut élu en 1496. Voici la Légende NICOL. S. D. N. P. VICAR. E. L. S. E. *Nicolaus Sanctissimi Domini nostri Papæ Vicarius, Ecclesiæ sedunensis Episcopus.* Il se qualifie *Vicaire de Nôtre Saint Père le Pape*, apparemment parce que le Pontife l'avoit chargé de quelque Comission particulière. On ne voit point que les autres Evêques aient pris ce titre.

J'ai vû une autre Monoïe du Successeur de cet Evêque & qui étoit son Neveu. Il s'apeloit *Matthieu Schiner*, & il parvint à l'Episcopat l'An 1500. C'étoit un habile Home, dont *Paul Jove* nous a donné l'éloge. Voici les titres qu'il prend sur sa Monoïe.

MATTHEUS EPS. SEDUN. PRE. ET

COM. VALES. *Matthæus Episcopus Sedunensis, Præfectus & Comes Valesiæ.* Ses Titres sont diférens de ceux de son Oncle.

Vous voiez par là, *Monsieur*, que la Monoie du Valais se bat au coin de l'Evêque, sous son nom & à ses Armes. Il se qualifie aujourd'hui de *Prince du Saint Empire, Evêque de Sion, Comte & Préfet du Valais.* Avec tous ces beaux Titres pour le temporel il n'a proprement que le gouvernement du País, & il n'en est pas Souverain absolu. Il préside dans les Etats avec une aurorité à peu près égale a celle du Doge de Venise. L'autorité Souveraine est entre les Mains de l'Assemblée générale du País.

Sur cette seconde Monoie de l'Evêque *Matthieu Schiner* on voit aussi St. Theodul'e, dans toute la hauteur, mais assis, & cette Légende; S. THEODOLUS PATRONUS SEDUNI. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le Diable a disparû, & que l'on ne voit plus que la Cloche posée aux Piez du Saint. Home d'esprit, come étoit Matthieu Schiner, n'aura-t'il point eu honte de cette Légende? Mais achevons l'Histoire de la Cloche.

Dès qu'elle fût à Sion & que le Saint s'y fût rendu, il la bénit d'une manière fort solennelle. Par là il lui infusa la Vertu  
de



de mettre en fuite le Démon, de dissiper ses Assemblées & celle de ses Supots. Au premier coup de cette merveilleuse Cloche tous ces Esprits infernaux étoient expulsés. Remarquez je vous prie, que quand St. *Théodule* contraignit le Diable de la porter de Rome à Sion, outre le poids acablant dont il le chargeoit, que de plus il forçoit son Ennemi à porter une Arme qui devoit servir contre lui même, une arme dont le bruit seul devoit le faire fuir. Quelle confusion pour cet Ange de ténèbres ! Le son de cette Cloche jettoit chez lui l'épouvante, & dans l'instant lui faisoit abandonner la place.

Cette Cloche avoit aussi une efficace admirable pour dissiper les Tempêtes & les Orages. Mais voici le plus merveilleux ; c'est qu'ayant été cassée par quelque accident, on se vit dans la nécessité de la refondre, mais beaucoup moins grande. La bénédiction que lui avoit imprimée le Saint résista à toute l'ardeur du Fourneau, & la Cloche en sortit avec sa vertu primitive.

Un Evêque faisant la visite de son Diocèse passa dans un Village où il donoit la bénédiction à des Païsans. Ils étoient tous dans une posture respectueuse pour la recevoir, excepté un seul qui restoit son Chapeau sur la tête. Ceux qui se trouvèrent

rent près de lui l'en reprirent fortement. *Voilà notre Evêque qui nous donne sa bénédiction,* lui dirent ils, *& tu ne daignes pas te découvrir!* Oh! répondit le Manant, *si la bénédiction est bonne, elle traversera bien le Chapeau.* Celle de cet Ancien Evêque du Valais avoit bien une autre efficace que de percer du lentre. Elle pénétoit les métaux les plus durs, la substance même des Cloches : Elle étoit si ténace qu'elle ne s'évaporoit point au Fourneau quand on refondoit une de ces Cloches bénites

Mais voici bien autre chose à ce que nous assure notre Chanoine. Quand on fait encore aujourd'hui une Nouvelle Cloche dans le Valais, on a soin d'y jeter une petite portion de ce qui étoit resté du Métal de la première Cloche de St. *Théodule*, quand on fut obligé de la refondre. C'est là un germe de bénédiction qui se répand sur toute la Cloche, & elle a la même vertu contre la Grêle, que si elle avoit été bénite immédiatement par St. *Théodule*. On a cette attention dans toutes les Cloches qui se font dans le Pais, de faire entrer dans leur composition tant soit peu de la matiere de l'ancienne, & l'on ne craint plus que la récolte soit endommagée par les tempêtes. On a remarqué il y a long-

long-tems que les Miracles que l'on débitte dans de certains lieux, sont ordinairement proportionés au degré de crédulité des naturels du País. Sur ce pié là nous ne devons pas être surpris si ceux du Valais nous paroissent si incroyables.

Non seulement *St. Theodule* prévenoit & dissipoit les Orages par le son de sa fameuse Cloche, mais lors même que la récolte étoit gâtée par l'intempérie des Saisons, il favoit y apporter du remède. Il arriva dans une certaine Année qu'une gelée survenue avant le tems, désola les Vignes du País. On ne voïoit presque aucune grappe de Raisin qui méritat d'être cueillie. Nous nous rapelons d'avoir vû parmi nous quelque chose de semblable l'An 1740. Grande consternation dans tout le Valais. Le Peuple dans cette calamité, eut son recours à *Theodule*. On le consulta sur ce qu'il y avoit à faire dans cette perplexité. L'Evêque leur répondit, qu'ils ne laissasent pas de préparer leurs futailles. Il leur ordonna de les mettre toutes en état come dans une Année d'abondance. Il leur comanda ensuite de cueillir tous les raisins quelque mal conditionés qu'ils fussent, & de les porter tous dans un grand Cellier comun, après quoi on les distribua dans les Cuves de chaque Particulier. Le Prélat se rendit

en-

ensuite dans tous ces Celliers. Il fit le signe de la Croix sur chacune de ces portions, exprima quelques grappes de raisins dans chaque Cuve, & admirés la merveille, ce peu de jus fut sur le champ si admirablement multiplié que tous les Vaisseaux se trouvèrent remplis du plus excellent Vin jusqu'à verser par dessus. Nôtre Chanoine a célébré ce Miracle dans un Eloge de St. *Theodule* qu'il a mis a la tête de son Livre, & il en remercie leur Patron\*. On trouve aussi une Himne là dessus dans le Bréviaire de Sion\*\*.

Le Chanoine Panégyriste de St. *Theodule*, se trouveroit bien loin de son compte si on lui faisoit voir qu'il n'y a jamais eu d'Evêque de ce nom qui ait été contemporain de Charlemagne, & qu'on n'en trouve aucune trace dans les Siècles voisins de cet Empereur. Dans ce cas là, que deviendront tous les beaux Miracles qu'on lui

\* *Arenti Vallengium vite, pressa cados locupletas uvâ,  
Fitque infusa gratius unda merum.*

\* *Luxit terra Vallengium:  
Per gelu namque nimium  
Aruerant vindemiz  
Sedunenses & alia.  
Vasa, lagenas, dolia  
Nihil liquoris habentia,  
Facto Crucis signaculo,  
Vini replevit poculo.*

lui fait operer? Que deviendront encore tous les prétendus privilèges acordez à cet Evêque par Charlemagne?

Il faudroit examiner quels sont les Auteurs qui ont parlé des concessions faites par cet Empereur, & voir de quel poids est leur témoignage. J'ai bien lû dans *l'Histoire de Genève de Leti*, „ Que l'An „ 805. Charlemagne dona à *Theodule*, Ci- „ toien de Genève & Evêque de Sion, „ qui avoit été son Aumonier, le Domai- „ ne & Seigneurie du País de Valais, dont „ il avoit été fait Evêque à la recomanda- „ tion, avec le droit d'établir de nouveaux „ Magistrats, & que cela ne fit pas plaisir „ aux principaux du País, qui n'oublièrent „ rien pour le traverser.

Il nous seroit fort glorieux de pouvoir réaliser cet Evêque dont cet Historien fait un de nos Concitoïens. Mais il suffit qu'un fait ait été avancé par cet infidèle Auteur pour que par cela seul, il soit déjà regardé come suspect.

Il peut être que quelque Ecrivain plus croïable que *Leti* ait dit que Charlemagne avoit donné à *St. Théodule* de grands privilèges. Mais voici coment les bons Critiques expliquent la chose. L'Eglise Cathédrale de Sion étoit dédiée depuis long-tems à un *St. Théodore*, ou *Théodole*, Evêque du

du Valais qui vivoit quelques Siècles avant Charlemagne, c'est à dire du tems de *Sigismond* Roi de Bourgogne. Quand cet Empereur acorde à *St. Théodole* telle ou telle prérogative, c'est, disent-ils, non à la personne de cet Evêque mort depuis long-tems, mais à l'Eglise qui porte son nom, & par conséquent aux Evêques de ce Diocèse. C'est assez le Stile de ces sortes de donations. Si un Empereur qui auroit passé autrefois à Genève, disoit dans une de ses Bulles, qu'il done tel & tel titre, tel & tel pouvoir à *St. Pierre*, ce seroit visiblement à nôtre Cathédrale qui porte son Nom, & non pas à la personne même de cet Apôtre. Cette explication a été mise dans tout son jour par les Bollandistes, & l'on voit assez qu'ils l'adoptent\*.

Après tout, il est bien plus conforme à l'Histoire de placer cette autorité des Evêques du Valais long-tems après Charlemagne. Ces grands honeurs atachés à l'Episcopat, & sur tout leur titre de *Princes de l'Empire*, doivent être reculés jusqu'au XI. Siècle. Les Empereurs & après eux les Rois de Bourgogne, jouirent paisiblement du Valais jusqu'à *Rodolphe III.* sous lequel on fait que les Evêque s'érigèrent en  
 Prin-

\* *Acta sanctotum.* Août T. III. p. 277.

Princes. Ce Roi eut le surnom de *Lâche* ou de *Faineant*, en partie parce qu'il souffroit & autorisoit ces usurpations.

Je ne dois pas omettre les conjectures qui font soupçonner que l'on a confondu *Theodore* & *Théodole*. Ces deux Noms se ressemblent assez pour avoir donné lieu à l'équivoque. Mais on trouve bien d'autres conformités. Je n'insiste pas sur ce qu'ils font tous deux Saints ; à cause du prodigieux nombre qu'on en conte dans l'Eglise Romaine. Mais remarquez, je vous prie, *Monsieur*, que leur Fête tombe au même jour, savoir le XVI. d'Août. Outre cela la Légende leur fait découvrir à tous deux les Reliques de la Légion Thébaine. Le hazard peut-il produire toutes ces conformitez ? Les Bollandistes dans l'article de St. *Théodole* insinuent assez clairement qu'il est le même que St. *Theodore* qui vivoit deux ou trois cens Ans avant Charlemagne. Cependant pour ne se faire des affaires avec personne, ils ajoutent, qu'ils s'en rapportent à ce qu'en diront les Pères Benedictins qui travaillent à la Nouvelle Edition du *Gallia Christiana*.

Quand je vous ai rapporté d'après notre Auteur, les Vertus admirables de la Cloche de St. *Théodule*, je devois vous rapeler ce que vous n'ignorez pas sans doute, c'est  
que

que dans les Siècles passés la Superstition ignorante a attribué une grande efficacité aux Cloches batifées, & que cette opinion se soutient encore dans bien des endroits. On a une fort grande Cloche dans la Cathédrale de Genève, puis qu'elle n'a pas moins de vingt piez de circonférence. Elle se vante d'avoir aussi de merveilleuses propriétés. Outre les usages ordinaires qui étoient d'assembler le Peuple & le Clergé, de sonner en faveur des Morts, d'annoncer les Fêtes & de les illustrer, si on l'en croit, elle chassoit la Peste & étoit la terreur de tous les Démon. C'est ce que vous trouverez dans ces trois Vers Leonius que j'ai copiés au bas de la Cloche;

*Laudo Deum verum, Plebem voco, convoco  
Clerum,  
Defunctos ploro, pestem fugo, festa decoro;  
Vox mea cunctorum est terror Dæmoniorum\*.*

Vous voyés, *Monsieur*, que nôtre Cloche, come celle de *St. Théodule*, prétendoit d'avoir la vertu de mettre en fuite tous les Démon. Ce que je vois de fâcheux pour celle de Sion, à qui l'on attribue encore aujourd'hui cette merveille, c'est qu'il n'y

\* Guillaume de Lornai Evêque de Genève fit faire cette Cloche l'An 1407.



n'y a point de Païs où l'on parle plus de Sorciers, de Magiciens & de Maléfices que dans le Valais. Ce n'est pas seulement le Peuple qui est infatué de ces vieilles erreurs; ce sont les Conducteurs, les Magistrats, les Juges. On fait le Procez, avec la dernière sévérité, à ceux qui sont soupçonnés de sortilège. Il n'y a que deux ou trois Ans, qu'à la honte de l'humanité, on brula encore un certain nombre de ces prétendus Sorciers. Une Personne fort digne de foi qui se trouva alors à Sion pour quelques affaires, nous a atesté le fait comme témoin oculaire. Je voudrois conoitre quelque Saint qui pût guérir les gens des opinions superstitieuses, sur tout quand elles sont aussi funestes que celle-là, je conseilerois aux Valaisans de s'y adresser. Le meilleur expédient c'est de recomander à leurs Gens de Lettres une bone Philosophie, qui après les avoir éclairés, les mette en état d'éclairer aussi les autres. C'est là le remède spécifique contre les erreurs populaires.

Je vai finir par un autre Evêque de Sion qui, après *Theodule*, est un de ceux qui a fait le plus de bruit, c'est Saint *Guérin* qui siégeoit l'An 1138. Il étoit d'une famille noble de Lorraine. Il se fit Religieux dans le Monastère des Alpes, conu aujourd'hu

sous le nom de l'Abaïe d'*Aulpx*, dans le Chablais, Ordre de Citeaux. Il en fut Abé dans la suite, & y établit la Réforme, ce qui lui atira de grands éloges de la part de St. Bernard. On les peut voir dans une longue Lettre de ce Saint que les Bollandistes ont raporté toute entière\*. La grande idée qu'on avoit de sa Sainteté lui valut ensuite l'Evêché de Sion. Après la mort il fut enseveli dans le Chœur de son Couvent des Alpes. Les Peuples, dit nôtre Auteur, viennent en foule à son Tombeau, où il se fait quantité de Miracles, sur tout pour la guérison des Malades, & même pour celle du Bétail. Les Moines n'ont qu'à toucher les Malades avec une Clé que le Pape avoit doné autrefois à St. Guérin, & les voilà guéris.

Cependant les Bollandistes paroissent lui contester sa Sainteté. Ils disent qu'il ne leur paroît pas qu'il ait jamais été canonisé. *Baillet* dans ses *Vies des Saints*, n'en fait non plus aucune mention. Je l'y ai cherché inutilement au VI. de Janvier, quoi que Mr. *Briguet* le cite parmi ses autorités. Ce sont les Moines de Citeaux qui en ont fait un Saint assez gratuitement, pour faire honneur à leur Ordre, & cela sur quelques Vertus Monacales par où il se distingua, sur tout

\* Acta Sanctor. Tom. I. sur le VI. de Janvier.

pour avoir rétabli la régularité dans son Couvent. Ils débitèrent ensuite, pour l'accréditer, quelques Miracles faits à son Tombeau, qui trouvèrent facilement créance.

Savez vous, *Monsieur*, ce qui peut avoir contribué à leur faire prendre faveur? C'est le Nom même du Saint. Il y a eu un tems où l'on étoit assez superstitieux pour s'imaginer que le nom d'un Saint indiquoit ce que l'on pouvoit attendre de lui, à peu près come ce que les Médecins appellent *Signature* en matière de Plantes, qui doit marquer leurs Vertus pour la guérison des Maladies. Or le Saint dont nous parlons porte un nom d'un heureux augure. Il paroît renfermer l'idée de guérison. Qui dit *St. Guérin*, semble dire le Saint qui *guérit*.

A vous permis de vous moquer de ma Conjecture; mais ne vous croiés pas pour cela autorisé à la rejeter. Je sai bien qu'une conséquence fondée sur un simple jeu de mots, ne sera jamais admise par un Philosophe come vous, mais il ne s'agit pas de vôtre manière de penser. La Question est de savoir si dans des tems d'ignorance on n'a pas pû raisonner ainsi? Faites encore attention que quand on est malade, le desir de recouvrer la Santé aait  
 Y 2 qu'on

qu'on se paie de la moindre probabilité. Vous n'avez qu'à vous rapeler les tems passés où l'Astrologie judiciaire étoit en vogue. Les Astrologues tiroient du nom des Constellations des conséquences toutes semblables à celle que je viens de tirer du nom de *Guérin*. Les noms des Signes du Zodiaque sont aussi arbitraires que les noms de Famille. Cependant on disoit gravement alors qu'un Enfant né sous le Signe d'*Aries* ou du Mouton, ne pouvoit pas manquer d'être d'un caractère fort doux. Ce n'étoit pas seulement le Peuple ignorant qui raisonoit ainsi, c'étoient les Gens de Lettres & les Savans eux mêmes. J'ai lû dans un bon Auteur que *Louïs XIII.* fût apelé *Louïs le Juste*, parce qu'il étoit né sous le Signe de la Balance. Vous pouvés donc rire de la simplicité de ceux qui ont crû que *St. Guérin* à caule du Nom qu'il porte, les guériroit plutôt que tout autre Saint; mais vous n'êtes pas pour cela fondé à la révoquer en doute. Les anciens Romains donoient beaucoup dans cette Superstition des Noms. Les Romains des derniers tems, je veux dire les Peuples de l'Eglise Romaine, les ont imités en cela.

Je puis m'autoriser d'un Passage de  
Mr.

Mr. Baile dans les *Pensées diverses sur la Comète*. Il nous dit que „ le Nom „ d'un Saint a souvent déterminé le Peu- „ ple à s'atacher à son Culte pour obte- „ nir certaines graces. Il ne faut pas „ douter, par exemple, que les Femmes „ qui ont mal au Sein, ne se soient mises „ sous la protection de *St. Mammand* à „ cause de la ressemblance de son Nom „ avec les Mamelles. Par la même rai- „ son, ceux qui ont mal aux Yeux se „ recomandent à *St. Clair*. Ils croient „ qu'à cause du Nom qu'il porte, Dieu „ lui acorde la Vertu de guérir le mal des „ yeux, plutôt qu'à un autre\*.

Il y a quelques Années que j'ai pro- mener dans une espèce d'Hermitage, à deux lieues d'Aneci en Savoie nommé *le Prieuré de St. Clair*. C'est un endroit fort escarpé qui a appartenu autrefois aux Bénédictins, & qui est desservi aujourd'hui par un simple Prêtre. j'y vis plusieurs bones gens qui pour le mal des yeux venoient faire dire des Messes, & adres- soient des Prières à *St. Clair* afin qu'il leur éclaircit la vüe. Si *St. Clair* doit faire voir clair à cause du Nom qu'il porte, *St. Guerin* doit guérir. La conséquence est la même.

V 3

Au

Au reste, *Monsieur*, je vous renvoie à *La Mothe le Vaier* qui dans son *Hécaméron Rustique*, vous donnera une ample Liste de Saints à qui l'on a recours principalement à cause de leurs Noms\*.

Je suis &c.

\* Sixième Journée,



## AUX EDITEURS,

MESSIEURS,

UN très habile Antiquaire s'étant trouvé dans le Valais, il y a quelques Années, y copia une Inscription Romaine qu'il regarde come le plus ancien & le plus sûr monument du Christianisme que l'on ait dans ce Pais-là. Il vient de me la communiquer, à l'occasion de l'Extrait qu'il a lû dans votre *Journal Helvétique* du *Vallesia Christiana* de Mr. *Briguet* \*. Il est surprenant qu'il n'ait pas rapporté cette Inscription dans cet Ouvrage. Elle devoit entrer naturellement dans son Plan. Il est vrai qu'elle ne fait pas remonter le  
 Chris-

\* Journal Helvétique Mars 1746. p. 193.

Christianisme aussi haut qu'il a essayé de le faire. Mais aussi ces sortes de preuves sont d'un tout autre poids que les Légendes & la Tradition populaire.

*Inscription ancienne dans le Palais Episcopal de Sion.*

DEVOTIONE VIGENS  
 AUGUSTAS PONTIUS AEDES AXO\*  
 RESTITUIT PRAETOR  
 LONGE PRAESTANTIUS ILLIS  
 QUAE PRISCAE STETERANT  
 TALES RESPUBLICA QUERE  
 D.N GRATIANO AUG.III ET MIR.COS  
 PONTIUS ASCI.... TVS VP. PI

Cette Inscription, comme l'on voit, est en Vers Hexamètres, faite sous l'Empereur Gratien, Consul pour la 4<sup>me</sup> fois avec Mirabaudès, Pontius étant Prefect du Pais que l'on nommoit la Vallée Pennine.

Mais l'Edifice que Pontius fit rétablir en beaucoup meilleur état qu'il n'étoit auparavant, est-ce un Edifice Civil ou sacré, un Pretaire ou bien une Eglise ?

Le terme *Devotio*, sur tout les lettres hors d'œuvre AXO, qui veulent dire *Christ*

V 4

en-

\* Cette X doit marquer la Lettre Grèque Chi entre un Alpha & un Oméga.

entre l'*Alpha* & l'*Oméga*, semblent désigner plutôt une Eglise. Cependant *Devotio* signifie aussi bien un *dévouement*, un zèle pour le Bien Public. Et le Monogramme AXO prouve seulement que Pontius étoit Chrétien, ce qui est fort naturel sous un Empereur aussi Chrétien de naissance & d'inclination que l'étoit Gratien. D'ailleurs, s'il s'agissoit d'une Eglise, on eût dit ÆDEM au singulier, ce que le Vers permettoit également. Il est même sans exemple, si je ne me trompe, qu'on eût déjà dit ÆDES pour une Eglise, on ne parloit pas encore ainsi au quatrième Siècle on se servoit des termes *Basilica*, ou *Ecclesia* &c.

Quoi qu'il en soit de la qualité de l'Edifice, Eglise ou Prétoire, il paroît du moins par le Monogramme AXO que l'Inscription est d'un Chrétien. Je n'ai pu même trouver dans le Vallais un plus ancien Monument de Christianisme que celui-ci, dressé sous le 4me Consulat de Gratien & le 1er. de Mérobaudés, Consulat qui selon tous les Fastes répond à l'Année 377. de J. C. & qui précède de 4. Ans la Soufcription de Theodore Evêque *Poëtodurum* au Concile d'Aquilée en 381.

Il eût été à souhaiter que M. le Chanoine



noine Briguet eût raporté cette Inscription dans son *Vallesia Christiana* il l'auroit mieux éclaircie ; il se fût aussi apliqué avec plus d'attention & de loisir que n'avoit un Voyageur , à déchiffrer quelques lettres de la dernière ligne. Je n'ai pas crû nécessaire de remarquer une faute dans la Quantité du **1.** Vers à la seconde Sillabe.





## SEPIEME ESSAI

Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter :  
Là comence un abîme ; il le faut respecter.

*Voltaire.*

I. **L**A République du Monde pensant , est extrêmement libre : *Descartes* y a heureusement introduit le Despotisme de la raison , & y a naturalisé l'évidence : Cependant chaque membre y est Souverain & Esclave ; Souverain par la supériorité & l'espèce d'empire que lui donnent ses lumières sur ses semblables ; Esclave par le malheureux abus qu'il en fait ; Souverain par l'étendue de ses connoissances , la profondeur de son savoir & la hardiesse de ses recherches , esclave par son ignorance , la foiblesse de son esprit , & la captivité de sa raison.

II. L'Home devrait être , ce semble , rebuté par là de se livrer à l'infini : Mais l'Home peut il trouver du dégoût dans ce qui le flatte le plus ? Les obstacles ne le dégoutent point ; les fatigues ne sauroient le lasser ; & semblable en quelque sorte  
au

au Géant de la Fable, il prend de nouvelles forces dans ses chutes; le mauvais succès irrite sa curiosité; & il semble croire, dès qu'il échoüe, qu'il a été culbuté par l'infini même, jaloux de le voir si près de lui.

L'Home une fois infatué de l'infini ressemble à une rouë, qui étant mise en branle, ne cesse pas d'aller, quoique la main cesse de la remuer: La difficulté de l'entreprise pourroit faire penser que c'est la rouë d'Ixion.

III. Les bornes infiniment étroites où nous sommes renfermés ne peuvent que resserrer nos idées sur l'infini: Pour y atteindre, il faut conoitre la nature & l'échelle des différens Etres, & démêler la suite d'un nombre incroïable de mouvemens corporels & spirituels: Une Créature peut elle embrasser tant de choses à la fois? Et le travail des plus beaux génies dont la vie seroit mise bout a bout y réussiroit-il?

Toutes nos Connoissances sont atachées les unes aux autres d'un lien naturel & indissoluble; il s'agit de suivre un fil très délié & peut-être imperceptible; sans cela on ne peut sortir du labyrinthe; le chaînon veut être suivi; manque-t'on un anneau; on fait un faux pas; & ce faux pas combien d'autres en fait-il faire?

Une

IV. Une autre chose qui devoit nous décourager, si nous étions moins présumueux, c'est l'assujettissement de l'esprit à l'empire des sens : L'Âme est afoiblie par le corps, le corps par les passions; quel afoiblissement ! Le moïen de percer jusqu'à l'infini ! Nôtre Spiritualité se ressent toujourns de la Matière : Nôtre Dépendance nous ôte la force & la vigueur ; & nos Découvertes anoncent toujourns que ce sont les Découvertes d'un Home.

V. A cet afoiblissement de l'esprit, joignez la grandeur de l'infini ; & vous ne serez plus surpris qu'on le cherche en vain. Qu'est-ce que l'infini ? C'est un abime ou toutes nos pensées se précipitent ; c'est un Océan dont l'immenfité devoit nous étonner ; c'est une Montagne dont le Sommet est invifible & inaccessible ; c'est un Soleil dont la lumière nous éblouit en quelque forte par la multiplicité de ses raïons ; de forte que nous pouvons regarder une découverte certaine sur l'infini, come un Etre de raïson & une Idée platonique.

VI. Qu'on jette les yeux sur les bornes de nos conoiffances ; on nous verra arrêtés à chaque pas, entraînés par le torrent de l'erreur, livrés à l'ignorance la plus grossière. Le plus petit Atome est l'écueil de la sagacité la plus pénétrante ; coment ne le seroit pas la formation de la pensée, &  
l'ori-

l'origine de l'Homme ? Que doit être l'infini ? N'en doutons point ; le Dieu *Terme* est le Dieu qui préside à nos connoissances.

Je ne prétens point avilir l'Homme : Il est capable des grandes choses ; mais il ne tourne pas ses talens du côté de la capacité : Aussi, s'écarte : t'il, pour ainsi dire, de lui même ? Sort il de sa Sphere ? Un rien l'arrête : Pourquoi ? Parce qu'il y a un point marqué à nos Découvertes : Nous pouvons après bien des efforts, y arriver ; Mais passer au delà ? Non. Nôtre raison est un mélange de lumière & d'obscurité, d'élévation & de bassesse, de certitude & de doute ; c'est un cahos de nobles & de vaines pensées ; un composé de force & de foiblesse : Tantôt elle est, ce semble, la rivale des Intelligences célestes, tantôt on est tenté de croire qu'elle n'est presque qu'un délire. Cependant elle ose porter ses vuës ambitieuses sur l'infini : Raison ! N'es tu pas assez foible ?

VII. Je viens de dire qu'il est un terme marqué à nos Découvertes ; rien de plus vrai : Eclaircissons ceci. La Nature cultivée récompense les Hommes avec libéralité, avec usure, avec magnificence ; mais quand on n'est pas content de ses confidences, elle done adroitement le change. Voulons nous deviner des secrets dont elle s'obstine à  
 nous

nous faire des mystères, nous voilà dans l'erreur : C'est à la fatale bonté qu'elle a de se dévoiler quelquefois que nous devons attribuer nos égaremens ; nos fautes rendent les presens des Pièges : Infatiables de savoir ; d'une Vérité nous aspirons à une autre ; nous marchons de lueur en lueur : Nôtre amour propre nous flate du succès ; & toujours peu satisfaits, nous voulons lui dérober ce qu'elle nous refuse : Nous ne songeons qu'à nous élever pour speculer, au lieu de descendre pour jouïr.

VIII. Je ne sai quel ennemi secret nous arrête souvent au milieu de nôtre course ; l'infini a-t'il laissé échaper quelques éclairs, aussitôt le nuage se referme. La Vérité jette quelque fois une lumière si vive que nos foibles yeux ont peine à en soutenir l'éclat ; plus nous sommes voisins de l'infini, plus l'infini semble s'éloigner ; le plus fatal ennemi de Rome fut sa grandeur. Ajoutés à cela, que les idées les plus naturelles sont celles qui se présentent le moins naturellement ; on cherche avec soin ce qu'on trouveroit sans peine si on le cherchoit moins, de sorte que le Vent qui devoit nous conduire au Port, nous fait souvent faire Naufrage.

IX. La grande cause de la lenteur de nos progrès c'est que nous ne poulions  
point

point nos talens auffi loin qu'ils peuvent aller ; soit négligence dans l'éducation , soit paresse naturelle ( car les plus diligens font paresseux ) soit manque de secours , soit défaut des circonstances , soit tout cela ensemble , nous n'ateignons jamais le but que le ciel nous a destiné ; nous sommes toujours au dessous de nous mêmes. *Cicéron* auroit pû devenir plus grand Orateur , *Virgile* plus grand Poëte , *Newton* plus grand Mathématicien &c. Nous ne voions point tout ce que nous pouvions voir ; nôtre Génie est sans cesse retreci par des distractions successives , qui font les fleaux de l'attention que demaude l'infini ; les plus grands Hommes font quelque fois les plus grands écarts ; ils embrassent trop de sciences ; ennuiés de l'uniformité de leurs études , rassasiés de la gloire qu'elles leur ont procuré , ils veulent faire voir qu'ils sont capables de tout ; ils veulent mériter des applaudissemens en tous les genres ; mais le bût capital souffre beaucoup de cette espèce de fanfaronade , tant il est vrai que les talens s'excluent les uns les autres , & qu'en un sens , les esprits les plus sublimes font les esprits les plus bornés , comme l'a ingénieusement remarqué l'Abé *Trublet* !

*Leibnitz* est allé loin en Mathématique ;  
Mais quel Home n'auroit pas été *Leibnitz*  
s'il

s'il n'avoit voulu être Poëte, Historien, Politique, Jurisconsulte, Philosophe, Théologien, Homme du monde, il a été, je l'avoüe, un Savant multiplié, un Enfant-gâté de la nature: Mais qu'auroit il été s'il eut tourné toutes les forces de son Esprit vers un seul Objet? On l'auroit perdu de vuë: Il se seroit soumis l'infini, si les Homes pouvoient se le soumettre; & cette seule découverte ne l'eut elle pas dédomagé du Sacrifice qu'il lui auroit fait du penchant qu'on a à se faire admirer en plusieurs Genres? C'est ici qu'il faut s'écrier: *errare humanum est.*

X. Une autre cause de la lenteur de nos progrès, ce sont les différentes parties dont est composé nôtre temperament; la Verité même en prend toujourns la teinture. *Newton* ne pût s'en garantir, quoi qu'il eut refondu, pour ainsi dire, son temperament bilieux peu propre aux méditations abstraites en un temperament plus favorable à la Réflexion, & au concentration des pensée: Il est incroyable combien la constitution influe sur la manière d'envisager les objets. Un naturel trop froid n'avance que lentement, un naturel trop vif est souvent obligé de revenir sur ses pas; un esprit pénétrant s'égare quelque fois par trop de présomtion, un esprit pesant s'arrête

sou-



souvent par une circonspection excessive; celui qui tient le milieu a les défauts de l'un & de l'autre. Après cela, quelle témérité d'aspirer à l'Infini! Les Philosophes devroient au moins conoitre leur portée; c'est par cette conoissance qu'ils finissent, au lieu de comencer par elle. Que de veilles épargnées, s'ils raisonoient conséquemment!

XI. L'Orgueil est une des principales sources de nos poursuites: Enflés de quelques petits succès, nous nous imaginons que de plus grands doivent les suivre: Nous les souhaitons, c'est assez pour nous en flatter; nous aimons par une douce illusion, de nous plier à nôtre façon de penser, nous nous taillons une Ame & un Jugement suivant la nature de nos desirs; nous sem-blons croire que les engagements de nôtre amour-propre sont des engagemens que prend avec nous la Vérité pour nous séconder; nôtre imagination établit une espèce de traité entre l'infini & nôtre vanité. Qu'en résulte t'il? Une Confiance qui nous fait tout tenter, une Hardiesse qui ne conoit point de bornes, une Espérance qui n'est fondée que sur la haute & fole opinion que nous avons de nous mêmes. Quelles dispositions pour monter jusqu'à l'infini!

Dans le tumulte des Passions emuës peut

on entendre la Voix de la Raison?

XII. Mais la Raison elle-même à quoi nous sert-elle? Elle nous aide bien dans la recherche du Vrai, mais il en coûte de se fier trop à elle; il faut, si j'ose le dire, aller avec elle bride en main; elle est la voie du Faux comme du Vrai; c'est un Fleuve qui étend son Lit aux dépens des Campagnes qu'il devrait fertiliser; c'est une Poudre corrosive, qui est remède & peste tout ensemble; c'est une Liqueur aussi funeste qu'agréable. Que la Divinité est sage d'avoir permis, à peu d'Hommes un pareil abus, & d'avoir étendu ses soins sur les foiblesses humaines! Car enfin le don de réfléchir n'appartient pas à tout le monde; & le Ciel n'a pas accordé à tous le degré de Métaphisique nécessaire pour s'égarer: Les bornes ordinaires de la Raison sont un des bienfaits de la Providence, qui a voulu augmenter nôtre reconnoissance par la chute de ceux envers qui elle a été plus prodigalement avare.

XIII. La Vérité est un fond inépuisable: Une curiosité suivie peut bien, à force de tâtoner, lui arracher son masque: Mais il est bientôt remplacé. On peut la comparer à un vaste Païs, dont on ne conoit encore que quelques Côtes; & dont nous n'avons que des Cartes fort générales

&

& peu sûres : La Vérité, a dit quelqu'un, est encore au berceau : Ne seroit-ce pas la faute de nôtre Raison, qui n'est pas encore sortie de l'Enfance ? Mais qu'il y a loin de quelques notions imparfaites aux notions de l'infini ! L'imagination de ceux qui y prétendent en raccourcit les intervalles. Ne sommes-nous pas assez foibles, sans chercher par une vanité ridicule de nouveaux sujets d'humiliation ?

XIV. Ne vaudroit-il pas mieux examiner par quel égarement quantité de personnes osent prétendre à l'infini, que d'examiner l'infini même ? On s'ouvreroit un vaste champ à réflexions sur les extravagances humaines : Il y auroit beaucoup à gagner : L'on prévienendroit au moins les Sotises des autres ; on les écarteroit du précipice : Les fautes de leurs Dévanciers ne seroient pas perdues pour nous. N'est-il pas surprenant que nous ne nous laissions pas instruire par l'exemple de ceux qui nous ont précédé ? Cependant quoi de plus propre à nous corriger que leurs ambitieuses leçons ! Les Philosophes & les Théologiens devroient être nos Maîtres jusques dans leurs égaremens.

XV. Si nous consultions les premiers, quand ils sont guéris de leurs préjugés, ils nous diroient : Que l'abus qu'on fait de la Philosophie, n'est propre qu'à faire douter

de tout, & à brouiller; qu'elle n'a pas plutôt élevé un Edifice qu'elle nous montre les moïens de le renverser; que c'est une véritable Pénélope, qui pendant la Nuit défait la Toile qu'elle a travaillée pendant le Jour. Ils nous assureroient que les recherches de l'infini ne conduisent qu'au Pirrhonisme: Mais qu'est ce que le Pirrhonisme? \* Le plus franc Pirrhonien des modernes va nous l'apprendre: „ C'est un „ état violent, contraire à la nature; c'est „ un travail d'Hercule. Qu'il en coûte pour „ en venir là! Il est plus aisé de vaincre „ l'Hydre de Lerne, que d'affujeter l'Homme „ à ne pas opiner; il lui faut de l'action „ & le doute est sans action: Le Scepti- „ cisme peut-être appelé le Glaive de l'An- „ ge exterminateur des Vérités les plus sen- „ sibles.

XVI. Que la Philosophie est peu de chose! Aristote prend l'essor, il s'élève jusqu'aux Cieux, il bâtit sur les fondemens de l'infailibilité, son Chef d'œuvre, come celui de son Art, le Silogisme. Qui ne croiroit qu'il a un droit incontestable à l'infini? Frivole idée! Aristote a une Femme qu'il aime; de l'amour il passe à la passion la plus vive, de la passion à l'adoration: Qu'il faut peu de chose pour déranger la Philosophie la plus sublime! Une Femme y réussit.

\* Bayle Diction. Histor. & Crit.

Trouverons nous plus de sagesse & de grandeur dans celui qui a secoué le joug du Peripatétisme, & qui a appris aux Hommes à penser? Non sans doute. Aussi profond Géomètre que bon Logicien, Descartes dissipe les ténèbres de l'erreur, & afranchit son Espèce de l'esclavage de la prévention & de l'autorité: Il semble être admis au Secrétariat de la Nature: Avec de la matière & du mouvement, il a l'audace de créer un Monde: Mais au lieu de remonter de la cause aux effets, il déduit les effets des causes, sans songer qu'il est naturel de partir d'un principe pour arriver à une conséquence. Sans doute que quand il imagina ce Système, il venoit d'énervier sa Raison dans les bras d'une de ces louches qu'il aimoit tant. Les plus grands Hommes sont toujours Enfans par quelque endroit.

Mais poursuivons; peut-être trouverons-nous un Sage un peu plus sage, si j'ose le dire. L'Angleterre s'enorgueillit de son *Newton*, & la France le lui envie. Mais à quoi ont abouti ses travaux? A prouver que la Philosophie Cartesienne n'est que le Roman & l'Antichambre de la Philosophie, & a établi que le *non plus ultra* des Philosophes est l'aveu de leur ignorance. Découverte digne de tant de re-

cherches ! Heureux ses Partisans s'ils s'en fussent tenus là ! Mais ils l'ont fait Chef d'une Secte dont il n'est point. On a toujours besoin de se parer d'un grand Nom.

XVII. La Divisibilité de la Matière à l'infini me fournit une preuve de ce que j'ai avancé. On a beaucoup disputé jusqu'ici sur ce sujet ; & que s'en est-il ensuivi ? L'indécision entière de la question. Les uns prétendent que la Matière est divisible à l'infini : Ils disent que l'on conçoit toujours comme divisible un corps , quelque divisé qu'il puisse être ; qu'on imagine toujours deux moitiés dans la plus petite particule , que les surfaces qui la renferment , quoi qu'infiniment rapprochées ne se confondent jamais &c. Ces Argumens leur paroissent démonstratifs. Mais quelle espèce de démonstration est celle qui est ataquée par les objections les plus acablantes ? Ceux qui nient la divisibilité à l'infini , disent , qu'en l'admettant , il s'ensuivroit qu'un grand corps pourroit être renfermé dans un plus petit corps , & que la plus petite des grandeurs seroit égale à la plus grande ; ce qui renferme , selon eux , une absurdité ; car il ne leur paroît pas possible qu'un Grain de Sable pût couvrir toute la Surface de la Terre &c. Ces débats inutiles sont terminés par *Loke* , qui , avec sa franchise

ordinaire, met d'acord les Aristoteliciens, les Epicuriens, & les Volfiens: „ Je ne „ connois rien, dit-il, de plus embrouillé „ ni de plus aprochant de la contra- „ diction, que la divisibilité à l'infini d'u- „ ne étendue finie.

XVIII. Le parti le plus sûr est donc de recourir à la Lumière divine: Mais nôtre aveuglement en rend la clarté bien ténébreuse; & les Théologiens ne sont guères plus heureux que ces grands Philosophes, dont l'Ame est frappée, pour ainsi dire, à un coin particulier.

Les uns emploient un tems précieux à trouver des preuves nouvelles de l'existence de l'Etre infini, comme si la plus simple, le concours unanime de toutes les Créatures, n'étoit pas suffisante; & comme si l'Univers ne disoit pas à chaque Créature:

Cherche Dieu dans le Monde, où sa vive lumière  
S'offre de toutes parts à ta foible paupière.

*Pope.*

Le Spectacle de la Nature est un grand Livre où sont gravées en gros caractères toutes les perfections du Créateur; son Architecture est sa Voix, & son Ordre constant & invariable une Théologie sensible & populaire.

Les autres prétendent expliquer les *Mistères* de la Religion, ou aiment mieux, en donnant quelques solutions, lever quelques difficultés. On auroit dû se souvenir de l'exclamation de *St. Paul* : *O Profondeur !*

„ Tous les Chrétiens, dit *Baile* \*, doi-  
 „ vent trouver dans ces mots un Arrêt  
 „ définitif prononcé en dernier ressort &  
 „ sans appel touchant les Disputes du Chris-  
 „ tianisme; ils doivent opposer du pré-  
 „ mier coup cette barrière à toutes les  
 „ subtilités humaines; il faut présenter  
 „ cette puissante digue aux inondations  
 „ des raisonnemens, & considérer cette  
 „ Sentence décisive de l'Apôtre, come  
 „ ces Rochers inébranlables au milieu des  
 „ Ondes, contre lesquels les Vagues les  
 „ plus enflées ont beau s'élançer.

Après cela, Docteur! Va pâlir sur la Bible.

D'autres, à force d'explications & de raffinemens, réduisent les *Mistères* à rien. Leur incompréhensibilité les passe, come s'il ne falloit pas que la Religion ne nous dit rien de Dieu, ou qu'elle nous en dit des choses misterieuses: Mais la témérité de ces Theologiens me passe encore plus qu'à la profondeur de nos *Mistères*.

XIX.

\* *Diction.* Article d'Arminius, Rem.



XIX. Concluons. Qu'est-ce que le Monde & l'Esprit humain abandonnez a leurs lumières? Les Philosophes nous l'ont fait voir: La Foi abrège bien du chemin; & la Raison ne peut marcher en assurance qu'à la lueur de ce Flambeau. Mais la Religion même a ses écarts, que nous aurions tort de rejeter sur elle, & dont nous seuls sommes responsables. Heureusement les Théologiens n'aspirent plus aujourd'hui au titre de Charlatans, come ils le faisoient autrefois; cependant il y a bien des choses à réformer encore chez eux, comme le montre un Auteur nouveau\*.

XX. L'Infini n'est pas fait pour l'Home; c'est le partage & comme le Domaine de la Divinité; c'est donc empieter sur les droits de l'Etre infini, que de vouloir en partager avec lui la jouissance. Nous sommes faits pour autre chose; & nous devons agir au lieu de conoitre. A quoi bon se donner tant de peines pour n'aquerir qu'une Sciencé confuse? Le terme du Savoir, est, come on l'a fort bien dit, de s'apercevoir enfin qu'on ne fait rien; cependant les recherches sur l'infini nous sont si naturelles, que nous ne les quitterons probablement que par lassitude.

L'Home ne peut ni se comprendre,  
Ni se résoudre à s'ignorer.

*La Motte.*

*A Lion le 7. Avril 1746.*

\* Défauts Théologiques.



# LETTRE

*De Mr. GARCIN, Docteur en Médecine,  
Membre de la Société Royale de Londres &  
Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, sur les Maladies de la Peau.*

MESSIEURS,

LE Corps de l'Homme est rempli d'une infinité de Merveilles. On les découvre dans la moindre de ses parties. C'est un Tout, composé de Tuyaux, ou de Conduits de différens genres, & de diverses espèces, & dont le nombre est toujours plus grand, à mesure que leur petitesse va en augmentant, jusqu'à échaper enfin à nos yeux, armés des meilleurs Microscopes. Les Os, les Nerfs, & les Membranes, ne sont tissus aussi que de Tuyaux, par où circulent différens Sucs pour leur nourriture & leurs fonctions. Tout est en mouvement dans nos Solides & dans nos Fluides, par un Mécanisme admirable, mais incompréhensible à l'Esprit humain. Les plus grands Conduits du Corps, sont ceux qui reçoivent les Alimens, & préparent  
la

la nourriture pour le maintien de toutes les parties, qui sont liées ensemble, & qui agissent de concert, & en équilibre pour la conservation de la Santé. Les petits Tuyaux qui sortent de ces grands Conduits, & qui en pompent les Substances alimentaires, pour soutenir les forces, & réparer les pertes universelles qui se font chaque jour dans la Fabrique de nôtre sublime Machine, sont autant de Racines fibreuses, qui servent pour nous, aux mêmes fonctions, que celles des Plantes leur servent, en s'étendant dans le sein de la Terre. L'Animal a beaucoup d'analogie avec les Plantes, tant par rapport aux Loix de la Nutrition, que par rapport à celles de la Génération. C'est par ces Racines du Corps Humain, & de tous les Animaux, que le Chyle, qui est une espèce de sève, enfle sa route, pour parcourir tous les autres Canaux, qui servent au grand ouvrage de la Nutrition & des autres fonctions du Corps. Ce Suc circule par tout, dans des Labirinthes qui le travaillent & le changent en d'autres Sucs, ou Liqueurs de différente nature, propres à déposer dans tous les points des parties solides qui leur sont analogues, des Molécules nouvelles, qui remplacent celles qui s'en détachent come inutiles par leur vieillesse. Ce changement, ou ce re-

nou.

nouvellement de Molécules, qui se fait chaque jour au dedans de nous, est un Ouvrage purement mécanique, destiné par le Souverain Architecte, à la conservation de nôtre Vie. C'est une réparation périodique, qui entretient nos forces & l'intégrité de nos Organes, à proportion des âges, ou des variations que les Loix générales du mouvement de la Matière, causent à nos Individus.

Les vieilles Molécules qui se détachent continuellement de nos parties, ou qui ne servent plus de rien dans l'Oeconomie animale, sortent avec d'autres matières superflües, par les extrémités des Vaisseaux de la Peau : Sortie qui se fait, sous la forme d'une vapeur invisible, qui monte dans le sein de l'Atmosphère. Le comun des Hommes ignore cette dissipation journalière, qui se fait à travers les Pores de nôtre Peau, qui est double dans sa composition. Les Observations de *Sanctorius*, ne sont pas familières au Peuple. On peut cependant lui rendre sensible aux yeux, la vapeur invisible de nôtre Corps, en appliquant le bout du doigt, sur la glace d'un Miroir; la tache qu'on y aperçoit sur le champ, n'est en éfet autre chose, qu'une petite portion de cette vapeur condensée par la fraîcheur de cette glace. Cette

. Va-

Vapeur est semblable à celle qui sort des Poumons par la respiration, qui trouble encore plus la glace lors qu'on en approche la bouche, & qui est de plus très visible en plein air, dans un tems de gelée, & qui fait aussi partie de la Transpiration.

La Peau à travers laquelle se fait la Transpiration, est le sujet proprement sur lequel j'ai fait dessein de donner quelques Remarques. Elle mérite bien d'être considérée, tant par sa structure merveilleuse, que par ses utilités, qui sont plus nombreuses qu'on ne s'imagine ordinairement. C'est la partie la plus étendue du Corps, qui l'enveloppe pour sa conservation, en lui aidant dans toutes ses fonctions naturelles par ses grandes propriétés. Elle est double & membraneuse, toute composée de Tüiaux infiniment petits, & tissus les uns dans les autres. La plus grande partie des Vaisseaux du Corps, se termine à la Peau. Ce sont les extrémités de ces Vaisseaux infiniment divisés en Fibres imperceptibles, qui forment toute sa tiffure. Les Fibres nerveuses qui s'y terminent, en font la principale substance. C'est pour cette raison, qu'elle est sensible dans toute son étendue par l'atouchement, & encore plus par la plus fine piqueure des petits Insectes. Le moindre aiguillon touche ou di-

divise par la pointe imperceptible plusieurs de ces fibres de Nerts à la fois. On fait l'effet qu'y produit le velû des Orties. Je conois deux Plantes qui croissent aux Indes Afiatiques, qui par leurs poils causent à la Peau des cuissions encore plus grandes que ne font les Orties mêmes. Personne n'ignore le chatouillement très sensible, que cause la barbe d'une Plume, lors qu'on la passe fort subtilement sur la peau des lèvres de la bouche. Cette sensation est causée, par l'ébranlement des fibres nerveules de cette peau, qui est plus mince, ou plus délicate qu'ailleurs. Le Tact dépend de l'arrangement délié de ces fibres, qui sont comme des papilles, des houpes, ou des mamellons. Sa sensibilité est plus ou moins grande, selon le nombre & la délicatesse de ces papilles, dans les divers endroits de cette admirable enveloppe du Corps. La faculté de sentir les impressions de dehors, lui a été donnée, pour nous avertir de la qualité de celles qui sont utiles, ou nuisibles à la Santé. Lors que la Santé, qui est le trésor de la vie, est altérée, on est heureux, si on fait choisir les impressions favorables pour la rétablir par les voies de la Peau.

Le principal office de cette grande & épaisse Membrane du Corps, est de servir de

de crible aux matières de la transpiration, pour épurer les sucs qui nourrissent toutes nos parties. Les extrémités déliées des Artères, qui sont les Vaisseaux les plus forts de la circulation, y portent ces Sucs sous la forme de Sang, tant pour la nourriture du Corps, que pour animer ses fonctions & donner lieu à cette dépuracion générale, selon les loix de la circulation des mêmes Sucs. Les Vaisseaux lymphatiques y aboutissent aussi & accompagnent ceux du Sang pour le même office. Enfin tous ces Vaisseaux, ou Canaux si déliés, avec ceux des Veines, qui rapportent le Sang au Cœur, & avec les Fibres nerveuses, qui sont les Canaux solides des Esprits animaux, forment un lassis si serré, qu'on a de la peine de les distinguer, au travers de la Peau, en les regardant avec de bons Microscopes

Les Fibres déliées des Nerfs qui s'y terminent & forment la substance, opèrent tous les Phénomènes qui se font dans cette partie cutanée. Ce sont autant de ressorts, que les Esprits animaux font agir, non seulement pour le Tact, dont j'ai déjà fait mention, mais aussi pour y entretenir les mouvemens de circulation, aussi bien que ceux de dilatation & de resserrement des pores infiniment nombreux, dont elle est

est percée, & qui servent à la Transpiration, sous différens degrés de force, suivant ceux de la chaleur, qui vient, ou de l'air igné, ou de l'exercice. La Peau renferme aussi des Glandes & des Conduits excrétoires pour mieux operer cette dépuration si nécessaire.

La couleur de cette envelope membraneuse, varie suivant la nature des Climats, qu'il y a depuis les Cercles polaires jusques à la Ligne équinoxiale, suivant que les Régions qui y sont, se trouvent plus ou moins sèches ou humides, & suivant que les Vents, y règnent sous certaines directions. La diversité des Tempéramens & celle du Genre de Vie, y causent encore des variétés & des nuances particulières. Ce sont toutes ces sources qui changent la couleur en différens degrés de force, savoir depuis la plus blanche des Européens jusqu'à la plus noire des Africains. Je pourrai m'expliquer une autrefois plus particulièrement sur les causes des variétés de la couleur de la Peau des différentes Nations.

Tous les Conduits dont j'ai parlé, qui composent la Peau, & qui agissent par leurs ressorts, étant bien considérés avec leurs propriétés, on pourra aisément juger que souvent par les injures de l'air, des

tems



Tems & des Saisons, & suivant la nature des Climats, des Lieux, & du genre de Vie, il doit s'y former des embarras ou obstructions imperceptibles, qui bouchant la plûpart des Canaux excrétoires deviennent des causes très nuisibles à la dépuracion du Sang & par conséquent à la Santé du Corps. La rétention d'une partie des matières excrémenteuses, qui font celle de la transpiration ordinaire ou insensible, est quelque fois si préjudiciable, qu'elle cause de grandes incomodités dans certains sujets, qui ont de mauvaises dispositions, ou héréditaires, ou aquises par des accidens, ou par des voies irrégulières. En général, la plus grande partie des Maladies dérivent toujours de l'indisposition des Nerfs, laquelle procède le plus souvent de la dépuracion imparfaite de la Masse du Sang, qui se fait par la voie de la transpiration insensible de la Peau.

C'est ce que les Arabes entre toutes les Nations du Monde, ont le mieux reconu par l'expérience, à cause de la nature de leur Climat. La négligence de tenir la Peau nette, dans un País come le leur, qui est si chaud & si aride, leur a fait conoitre déjà fort anciennement, qu'elle donoit naissance à plusieurs grandes Maladies; mais particulièrement à celles de la Peau

Y

même,

même, dont la plus fréquente & la plus maligne chez eux, étoit la Lèpre. La nécessité où ils se font vû, de se défendre contre ce mal horrible, deshonorant & contagieux, les porta à étudier & à rechercher soigneusement de tous côtés, des Remèdes & des Méthodes pour en détruire les principes; en quoi ils ont plus excellé, que n'ont fait les autres Peuples de la Terre. C'est de là, qu'est venu chez les Orientaux, l'usage des *Ablutions*, des *Bains*, des *Frotemens*, des *Onctions balsamiques*, des *Parfums aromatiques*, &c. Les Arabes, ont toujours curieusement recherché depuis, tous les moïens d'entretenir cette partie extérieure du Corps, propre & saine, en faveur de la Santé, & de la pureté des Générations. Et afin que ce soin de la Peau, pût s'établir solidement parmi le Peuple, les anciens Orientaux, l'ont fait passer come un salutaire devoir, & un point essentiel de leur Religion, chacun suivant sa Secte. Les anciens *Juifs* de la Judée l'avoient déjà établi depuis long-tems come faisant partie de leurs Cérémonies Religieuses, parce que leur Climat le demandoit également. Les *Romains* de l'ancien tems, en imitèrent exactement la pratique. Si les Européens l'avoient suivie depuis, ils ne verroient pas aujourd'hui

ré-

règner le quart de leurs Maladies. On ne verroit ni Fluxions, ni Rhumatismes, ni Vapeurs, ni Scorbut, ni Mélancolie, ni Phtysies, ni Coliques. On ne verroit même ni Goute, ni Pierre; ou du moins seroit-il bien rare que des personnes en fussent atteintes. Je suis très assuré, & je le fais par l'expérience, que ces Maladies, & toutes les autres, guériroient mieux, & plus sûrement par les Topiques, les Frotemens, & les soins de la Peau, accompagnés des vrais Régimes, que par les Remèdes qu'on a acoutumé de donner intérieurement. On peut par la voie de la Peau, quand on en conoit la Méthode d'après l'expérience, purifier tous les fluides du Corps, rétablir leurs mouvemens dérèglés, dégager les Nerfs de leurs obstructions, & guérir par là, une infinité de Maux, que l'on ne sauroit guérir aussi bien par d'autres voies. C'est ce que je me propose de traiter dans une autre occasion.

Il s'agit maintenant de parler en général des Maladies particulières de la Peau\*, qui sont très communes dans nos Climats, & qui outre les incommodités qu'elles causent, altèrent les Humeurs, ou les Fluides

Y 2

du

\* Mr. Garain avoit promis dans sa Lettre du Journal d'Octobre 1744. p. 342. de donner ses Observations sur les Maladies de la Peau.

du Corps, & dérangent très souvent la Santé. Ces Maladies sont principalement la Lèpre ( quoique rare dans ce Païs ) la Galle, la Grattelle, le Feu volage, qu'on nomme en Médecine, *Pblicitaines*, la Teigne, les Dartres, & toutes sortes de Boutons, ou Rougeurs, qui causent beaucoup de démangeaison, ou même des Cuifons, sur tout la Nuit. Les quatre premières, sont fort contagieuses. Elles sont souvent divisées chacune en plusieurs espèces, lesquelles se comuniquent plus ou moins facilement, suivant leur degré de force, ou de force, ou de malignité, & suivant que les circonstances, qui peuvent les occasioner, sont plus ou moins mauvaises. La malpropreté de la Peau, du Linge, & des Habits, y contribue beaucoup. Elles régissent plus fréquemment, parmi le Peuple. Cependant elles se comuniquent jusques dans les Maisons les plus distinguées, & sur tout parmi les Enfans, lors que les Domestiques qui les servent, ne se tiennent pas propres. Elles dérangent fort la Santé de ces tendres Créatures; & si elles s'étendent par toutes les parties de leur Corps, elles mettent leur vie en danger. On en a vû quelques fois périr misérablement par la négligence, ou plutôt par l'ignorance des personnes qui les gouvernent. Enfin

on voit dans ces Païs ci, & plus souvent que dans les autres, des Enfans trainer une Vie languissante avec la Galle, par le mauvais & funeste préjugé de leurs Mères, qui croient que cette Maladie de la Peau leur est avantageuse & salutaire, prétendant qu'elle leur purifie le Sang, & qu'elle les exemte d'autres Maladies plus mauvaises. Erreur très dangereuse. Ceux qui n'ignorent pas de quelle manière se fait la Circulation du Sang, savent que les particules malignes de la Galle & des autres mauvaises Pustules, sont entraînées par cette circulation dans toutes les parties intérieures du Corps, & par là, elles infectent non seulement la Masse du Sang, mais quelques fois aussi le Foie, la Rate, le Poulmon, ou quelque autre Viscère; ce qui, avec le tems, cause aux Enfans la Fièvre Etique & les fait mourir à la fin. On en a vû des exemples frappants qu'il n'est pas nécessaire de rapporter.

Il est vrai aussi, qu'il y a des exemples contraires. On a voulu guérir ces Maladies par des Onguents, & on en a vû des suites très fâcheuses. C'est de là qu'est venue la répugnance que plusieurs Persones ont de faire passer cette Incommodité de la Peau. Mais il faut observer, que c'est la mauvaise nature de la plupart

des Onguens dont on se sert , qui produi-  
 t des étets mauvais ou dangereux , soit  
 en faisant rentrer la Galle dans le Corps ,  
 sans la guerir radicalement , ou la détruire ,  
 soit en alterant les fluides des Vaisseaux ,  
 & les mouvemens des Nerfs , principale-  
 ment aux Entans , par la malignite des  
 Drogues qui entrent dans leur compo-  
 sition.

Les Remèdes dont on fait usage en *Eu-  
 rope* pour les Maux contagieux de la Peau ,  
 sont assés nombreux & sur tout dans les  
 Auteurs qui en ont traité au long. Il y a  
 près de trois Ans , qu'on a traduit à *Paris* ,  
 un Ouvrage Anglois , qui est tort complet  
 sur cette Matière Il est intitulé , *Traité des  
 Maladies de la Peau en général* , in 12. 2. Vol.  
 L'Auteur , est *Mr. Turner* , Docteur agrégé  
 au Collège des Médecins de *Londres*. On  
 a trouvé son Ouvrage si excellent , & l'a-  
 probation en a été si générale , qu'il s'en  
 est fait en Angleterre cinq Editions en très  
 peu de tems. Le Traducteur François  
 lui done les plus grand Eloges dans son  
 Avertissement.

On y voit éfectivement , tous les Re-  
 mèdes rassemblés qui ont été conus des  
 meilleurs Praticiens tant anciens que mo-  
 dernes ; mais on ne peut cependant en dé-  
 couvrir un seul , qui par l'expérience puisse  
 passer

passer pour infallible , ou qui soit capable de détruire entièrement ces Maladies externes , sans danger de la faire rentrer au dedans du Corps. On peut comprendre par là , qu'on n'est point encore parvenu en *Europe* , come chez les Orientaux , ou encore mieux chez les *Arabes* , à guérir sans peine & sans danger les Maladies de la Peau.

Come ces Maux ne sont que dans la Peau, il est très certain que si on avoit le secret de les détruire dans leur propre Siége & en peu de tems, on n'auroit jamais à craindre aucune mauvaise suite. Supposons que le Sang en fût infecté pendant le mal, come il est très sûr, que ce Fluide circule plusieurs fois châque jour dans la Peau, & que lors qu'on se porte bien il s'y purifie sans cesse par la force de la Nature, on pourroit compter, que pendant & après l'usage d'un tel secret, il se déchargeroit en peu de tems de cette infection, sur tout d'abord que la Peau se trouveroit délivrée de son impureté. Or un tel Remède en opérant sur la Peau acheveroit de le purifier.

Ce beau secret se trouve parmi les *Arabes* d'aujourd'hui, chez qui je l'ai appris heureusement lors que je voïageois dans les *Indes*, étant au Service de la Compagnie

Hollandoise aidé en cela par les conseils & les recommandations du célèbre Mr. *Boerhave*; j'ai crû, *Messieurs*, que je rendrois un vrai service au Public, en l'informant, par vôtre moien, que je fais distribuer ce Remède en forme de Pomade empaquetée dans un Linge ou Nouët, au moien duquel on peut en oindre comodément les parties malades.

On trouvera cette Pomade dans les mêmes Villes & chez les mêmes Persones qui distribuent mes *Pillules Madurines*. Elle est come une espèce d'Ongent solide, à peu près come du Savon; mais qui se liquefie à la moindre chaleur en Hiver, ou seulement par celle du Corps dans les tems chauds ou tempérés. Son usage est si comode, qu'en en oignant legerement la peau malade, elle ne lui donne point de mauvaise odeur, ni ne la salit presque pas, non plus que le Linge dans lequel on couche, quoiqu'avec cela, elle produise tous les effets qu'on en peut attendre, sans aucun risque de faire rentrer le mal.

Il n'y a aucun Remède en Europe, qui lui soit comparable a tous égards, ou qui guérisse sur tout aussi sûrement, aussi comodément, & en aussi peu de tems, les *Galles*, *Gratelles*, *Feu volage*, *Dartres*, *Teignes*, & toutes sortes de *Pustules* & de *Démangaisons*.

Elle



Elle est sur tout excellente pour la Lèpre qui n'est point ulcerée Si Mr. *Turner*, dont j'ai fait mention, avoit connu un pareil Remède, contre ce Mal si difficile à traiter, il auroit guéri glorieusement la jeune Fille, dont il parle dans son Ouvrage que j'ai cité, laquelle avoit une espèce de Lèpre au Visage, aux Coudes & aux Genoux. Son mal résista à tous les Remèdes qu'on lui fit en grand nombre. Cet habile Auteur même, la fit souffrir par des frictions abondantes de Mercure, & par des Préparations Mercurielles, qu'il donna aussi intérieurement, pour lui procurer une abondante Salivation; mais ne l'ayant pû obtenir, comme il vouloit, il tenta plusieurs autres Remèdes sans aucun fruit, ainsi qu'il le raporte lui même dans son *Traité*, Tome I. page 49 & suivantes, Edition de Paris 1743. Cette Fille avoit tant d'envie de guérir, qu'elle eut le courage de supporter toutes les rigueurs des Cures, qu'on lui fit malheureusement sans succès, & la Lèpre lui est toujours restée. Il raporte encore d'autres Histoires de ce mal, que lui, ni d'autres n'ont pû guérir, ni par la Salivation, ni autrement. Ce Mal, quelque opiniatre qu'il soit, guérit avec le tems, ou peu à peu, en le frotant de tems en tems avec cette Pomade. Il vaut mieux dans ce cas

en

en oindre légèrement par reprises 5. ou 6. Jours de suite, pendant un Mois, & une fois par jour, que de le faire tous les Jours continuellement jusqu'à la guérison. La Cure en est plus sûre par reprises, parce que souvent les Maux difficiles à détruire, résistent plus, à l'habitude continuelle des Remèdes. Mais s'il arrivoit que par l'usage de cette Pomade, ce mal ne pût guérir parfaitement dans quelque personne d'une nature difficile, elle n'auroit qu'à me communiquer son cas, si elle desiroit d'en être délivrée, parce que j'ai une nouvelle méthode singulière & infail-  
 • lible, pour la guérir radicalement par des Topiques, sans être obligé d'user d'autres Remèdes intérieurement, en observant cependant un Régime convenable. C'est une Méthode qui fait sortir toutes les impuretés lépreuses & dartreuses de la Peau, en dehors, ensuite la Pomade achève de la guérir sans qu'on aie lieu de craindre la moindre mauvaise suite. Cette Pomade est aussi admirable contre les Engélures, qui ne sont point entamées ou ouvertes.

Tels sont les avantages que l'on peut retirer de l'usage de ce nouveau Remède d'Arabie. On fait que tous les Onguents Mercuriels, ou qui sont faits avec des Précipités Chimiques; ceux de Soufre, de  
 Li-

Litharge, d'Alun, & autres, dont on se sert ordinairement, outre les inconveniens de leurs graisses & de leur mauvaise odeur, sont sujets à faire rentrer assés souvent les Maux de la Peau, & en particulier la Galle, ce qui fait qu'elle revient ensuite aussi forte qu'auparavant, ou bien qu'elle cause d'autres Maux, come il a été dit. Cette Pomade ne produit jamais ces mauvais éfets. Au contraire, come elle est legérement caustique, sa propre Vertu est de mortifier la malignité des différentes espèces de Galle, & de detruire totalement sa cause & ses éfets, en faisant tomber par écailles très fines, les parties de la Peau qui en sont infectées. De sorte qu'on en est exempt pour touÿjours, à moins qu'on ne la prit de nouveau, par le contact immédiat & fréquent de quelque Galeux, ou qu'on ne couchat dans des Draps qui en seroient infectés.

Il y a eu deux Persones dans les Païs bas, qui ont vendu avec succès une Pomade aprochante à celle-ci, mais elle s'est trouvée moins parfaite dans sa substance, & dans les éfets. Les Précipités de Mercure, dont divers Praticiens se servent en forme d'Onguent, quoique plus caustiques que la Pomade Arabique, manquent bien souvent la guérison de ces Maux, come l'expérience le montre tous les jours. Combien de peine ne se donne t'on pas souvent par les

Ordonances même de plusieurs Médecins; pour vaincre de ces Maux quelques fois si opiniâtres? On y emploie, les Remèdes généraux, comme les Saignées, les Purgatifs, les Décoctions sudorifiques, les Bains, les Lotions, les Apozèmes, &c. sans en recevoir aucun fruit; tandis que cette Pomade les guérit fort aisément & parfaitement sans le secours de ces Remèdes. On en a des expériences très distinguées ici à *Neuchâtel*, depuis douze Ans qu'elle y est en vogue. Elle a guéri radicalement des Persones que les fameuses Pilules de *Belloste* n'avoient pû tirer d'affaire, & que tous les autres Remèdes, tant généraux que particuliers, avoient manqué.

Cette Pomade est très utile encore, pour aider aux Remèdes hépatiques & désobstructifs, comme par exemple aux *Pilules Madurines*, quand on les emploie dans le Schire du Foie, de la Rate, &c. Pour cela, il faut en oindre assés fortement avec le Nouët, tous les jours une fois, la partie qui est au dessus du mal,

Je finis, ma Lettre, *Messieurs*, par un Avis intéressant pour bien des Persones, qui sont atteintes de Maladies désespérées, difficiles, ou opiniâtres à guérir, ou qui ont des Maux particuliers, & qu'on regarde souvent comme incurables, quand

on ne les a pû vaincre, par les Remèdes ordinaires. Si ces Persones ont leur guérison à cœur, come on n'en sauroit douter, & qu'elles se trouvent en état de pouvoir se faire traiter, par tous les moiens possibles que je pourrai leur procurer sous mes yeux & avec des Méthodes nouvelles, elles n'auront qu'à me comuniquer leur Cas par Lettres, afin que suivant leur exposé, je puisse conoitre la nature de leurs Maux, & voir si je pourrai leur rendre la Santé, en tout ou en partie; ou juger si leur mal est véritablement incurable. Si je trouve leur Cas favorable, ou douteux, je m'offre de les traiter & d'en prendre la Cure, moiennant qu'elles conviennent avec moi d'une récompense raisonnable, qui me sera faite après la Guérison confirmée, ne demandant rien si elle n'arrive pas. Mes nouvelles Méthodes sont fondées sur des Observations & des Expériences physiques très sûres, que j'ai faites pendant mes longs Voïages, & par les Relations que j'ai eues avec les plus célèbres Médecins. Ces Méthodes consistent, 1<sup>o</sup>. *Dans les Règles du vrai Régime, ou de celui qui est le plus propre à chaque Cas;* 2<sup>o</sup>. *Dans les Evacuations convenables au Genre Nerveux, sans user que très rarement des autres Remèdes intérieurs;* 3<sup>o</sup>. *Dans l'usage des Topiques, ou moiens*

*externes de toutes les sortes dont la plupart sont peu connus en Europe, & sur tout dans les soins de la Peau.*

Au reste j'espère que ceux qui me consulteront auront la discrétion de ne pas me constituer en ports de Lettres, & qu'ils auront plutôt l'honêteté de me dédomager de la perte du tems & de la peine qu'ils pourroient m'ocasioner par l'examen des cas qu'ils me proposeront, & pour lesquels je ne serai pas employé. Cet Avis est d'autant plus nécessaire que j'ai déjà éprouvé de semblables inconvéniens, à l'ocasion de diverses Consultes.

Je suis &c.

*A Neuchâtel en Suisse  
le 6. Avril 1746.*

L. GARCIN D. M.





# PANEGIRIQUE

*De l'Ode de M. la B\*\*\*\* sur la Paix  
de Dresde.*

**L**orsque les Grands Hommes nous donnent des Préceptes dans leurs Ecrits, rien n'est plus sensé, que de les mettre en usage, quand même le Peuple des Demi-Savans s'en formalise quelques fois. Un Poëme, dans les règles de l'Art, est beau, quand toute la Terre lui dénieroit son suffrage, & il vaut cent fois mieux qu'une Pièce soit methodique & ne plaise à personne, que d'être luë & reluë, sans contenir les Regles: Tout come il vaut mieux qu'un Malade meure méthodiquement, que de se relever contre les règles de l'Art.

Boileau nous dit, de l'Ode, en son Art, Poëtique.

*Son Stile impétueux souvent marche au hazard,  
Chez elle un beau Desordre est un effet de l'Art.*

Si jamais Poëte a été assez heureux d'atteindre cette grande Maxime dans toute son

son étenduë, cest Mr. de la B\*\*\*\*. qui vient de nous doner une *Ode* excellente sur la *Paix de Dresde*, où l'Auteur marche constamment *au hazard*; cette piece est dans un si *beau Désordre*, qu'il me semble que j'entens les Mânes de Boileau, faire des cris de Joie dans la Tombe, de l'heureuse exécution de ce précepte; enfin c'est une *Ode* vraiment *Pindarique*. Un Délire constant saisit l'Ecrivain d'un bout à l'autre; son Ame jette là le Timon du Jugement & se noie d'une yvresse entière dans le goufre profond de l'Hipocrène. Jamais les Ménades n'ont été plus furieuses, dans leurs Orgies, sur les Monts de *Thrace*. Mais considerons un peu cette Pièce dans son admirable Structure.

*Quel éclat dans les Airs! Que vois je? Le Ciel s'ouvre.*

*Quel ravissant spectacle à mes yeux se découvre?*

*Quel Port! Quelle Douceur! Quels Traits!*

*Quelle Divinité!....*

Le Poëte voit ici d'abord une grande Lumière dans les Airs. Le Ciel s'ouvre: Il voit un *Port*, une *Douceur*, des *Traits*; & ensuite une *Divinité*... Admirez, Lecteurs, ce *beau Désordre*. Si le Poëte avoit été Maître de ses Sens, il auroit premièrement



vû la Divinité, ensuite il auroit découvert, par la contemplation, que cette Déesse a un Port majestueux : Il auroit vû qu'elle a de beaux Traits dans son Visage, & beaucoup de douceur, enfin qu'elle est belle & charmante. Mais nôtre Auteur dans son ravissement Poétique, ne voit pas les choses selon l'ordre de la Nature; il les voit suivant l'Ordre de l'Ode, c'est à dire dans le Désordre. Il aperçoit premièrement le Port, la Douceur, & les Traits de la Paix avant la Déesse elle même, aparamment come l'on voit l'Aurore avant le Soleil.

Mais peut-être n'y a t'il pas là tant de Délire que nous croïons : Vous savez que les Platoniciens suposent, que toutes les choses existantes, ont des Archétypes préexistans de toute éternité, qu'ils apelent *Idées* ; ainsi, nôtre savant Enthouïaste a peut-être vû l'Archétype du Port, de la Douceur, & des Traits, avant que la Paix elle même, ait parû sur l'Horizon. Quoiqu'il en soit, ce début contient un Désordre charmant. Je parie qu'il y a cent petits Génes, qui blameront ici le Poète, pour avoir un peu transposé la marche de cette Aparition contre Nature; mais *Boileau* nous dit,

*Loin ces Rimeurs craintifs, dont l'Esprit phlé-  
 matique,  
 Garde dans sa Fureur un Ordre didactique...*

Et Horace dans son Art Poétique

*..... Pictoribus atque Poëtis,  
 Quodlibet audendi semper fuit æqua Potestas.*

Si l'Autorité de ces deux grands Homes ne leur suffit pas, tant pis pour eux : Laissons les dans leur Ignorance, ce n'est pas aux Taupes à juger des Couleurs. Pour suivons nôtre Thèse;

*La Déesse m'entend ; sûre de sa Victoire  
 Je la vois s'applaudir : Pars, dit elle à la Gloire,  
 Et va désarmer Frédéric.*

Ici le Poëte voit que la Paix s'applaudit, parce qu'elle est sûre de sa Victoire : Il y a deux sortes d'applaudissemens, un *extérieur*, & un *intérieur* ; l'extérieur se fait par un batëment de mains, come on applaudit à un bon Acteur sur le Theatre ; l'intérieur est un contentement dans l'Âme, qui s'applaudit elle même d'une bone Action. Il n'est pas vrai semblable que la Déesse ait batu des Mains, sur la Proposition du Poëte : Il parle plutôt de l'applaudis-

différent intérieur. Mais ne m'allez pas demander, *Maigres Génioles, Critiques subalternes*, comment donc il a pû voir l'applaudissement de la Déesse ? Cette façon de parler est un Désordre de l'Ode ; c'est le Sublime, qui doit y briller, & qui est au dessus de vôtre petite portée. Que savez vous si la *Paix* & la *Candeur*, qui sont de si bones Déeses, n'ont pas, come l'Home de *Momus*, une petite fenêtré à leurs Seins, par laquelle on peut voir ce qui se passe dans leur Cœur ? Au reste ne vous formalisez pas non plus, de ce que le Poète nous parle tout à coup de la Gloire, sans nous en donner aucune Description : Vous voiez bien que la Gloire n'est qu'une Suivante de la *Paix*, puis que celle-ci lui dit : *Pars, Va!* Vous comprenez aisément, qu'il ne convient pas, de faire l'Étalage des Atours d'une Suivante, en présence de sa Maitresse ;

*Cultivé par tes soins, instruit à ton Ecolé  
Du véritable Honneur il à fait son Idole, ...*

Admirez, Lecteurs, dans ces deux Vers un noble écart de la Route des Poètes vulgaires. *Idole* est une expression dans le Blâme. L'on dit comunément, *L'Avare se fait une Idole de ses Trésors* : Le Goulu de sa

*Table &c.* Mais nôtre Auteur ne veut pas troter par le Grand chemin de *Bourges*. Il dit, sans balancer, que son Héros se fait une *Idole du véritable Honneur*. Voilà come un Génie supérieur ose quelque fois franchir les Barrières de l'Usage.

..... *Mais quel nouvel Alcide ,  
Vient fraper ses Regards surpris  
Elle ne conoit plus la Main qu'elle a formée  
Cette Main dès long tems à vaincre acoutumée  
Le plus cher de ses Favoris.*

Voici un contraste d'Idées admirable. La Gloire, Souveraine du Grand Cœur du Roi, ne conoit plus son Héros; sa Main à vaincre acoutumée le rend méconnoissable. Elle est toute surprise de voir un Héros, instruit à son Ecole, vaincre ses Ennemis come un nouvel *Alcide*; Elle n'y comprend rien, & pendant même que *chaque Combat est une Moisson de Gloire*, la Gloire ignore tous les Exploits. Quelle sublime façon de penser! Quel magnifique Désordre! Ce n'est pas le tout: Cette Strophe a encore une autre beauté par ses Métaphores: Elle fait de son Héros un véritable *Protée* qui change a tous momens de face; dans le même instant, il est un *Alcide*, une *Main*, & un

*Favoris.* Voila ce qui s'appelle être riche en Figures Poétiques. Quelles heureuses Métamorphoses ! Quelle fécondité d'Idées !

*Elle voit un Guerrier ardent infatigable*

*Eclipser des Héros, qu'aucun Héros n'efface.*

Je veux véritablement du mal à ma sote Cerveille, de ce qu'elle est si lente à me débrouiller ici le sens de l'Auteur. Il y a sûrement là du sublime. Apparemment que la Muse a crié à notre Poète, come le Précepteur de *Perse* jadis à son Disciple, *Scotison ! Scotison !* Il convient quelque fois d'écrire dans le Stile des anciens Oracles, & come *Virgile* dit de la Sibille,

*Obscuris vera involvens.*

D'abord il me semble que le Poète veut dire que le Roi fait éclipser les Héros par sa vaillance supérieure. Mais quand je lis plus outre, *qu'aucun Héros n'efface*, je ne trouve plus là le ROI de Prusse, qui est sans contredit, un des plus grands Héros, dont jamais les Siècles aient fait parade. Il en est du sens de ce beau Vers come de

quelques Villes, qu'on voit toujours de loïn, & qui semblent reculer à mesure qu'on approche. Il paroît a mes yeux come un Col de Pigeon, qui change de couleur, quand on le contemple: je ne puis le fixer. Mais quoi! Ignorant que je suis!

*Veruecum in Patria Crassoque sub aère natus.*

Ce sens n'est pas si reculé qu'il paroît d'abord, *Heurèka! Heurèka!*

*Eclipser des Héros qu'aucun Héros n'efface,*

Veut dire, que le R O I efface des Héros qu'aucun *autre* Héros n'efface! Quelle bêtise de n'avoir pas d'abord sù substituer ce petit mot d'*autre*, ne diroit on pas qu'il faut un Comentaire plus grand que les Pandectes, pour expliquer ce Passage; & que le sens en est aussi reculé & cache que les Sources du Nil. Voilà come un petit Génie se trouve quelques fois embarrassé dans les choses les plus claires.

*Il marche. Chacun sent qu'il court à la Victoire,  
Chaque Combat devient une Moisson de Gloire  
Dont il recueille tout le fruit.*

'A chacun le sien n'est pas trop, dit  
le

le Proverbe: Voïez come l'Auteur Ennemi de la basse Flaterie, laisse entrevoir ici que quoique la Prudence & la Valeur du Roi, ait contribué le plus à ses Victoires éclatantes, les Généraux & les Soldats y ont cependant aussi leur part, car si le Poëte avoit voulu exclure toute l'Armée de cette Moisson de Gloire, il auroit dit

*Dont seul il mérite le Fruit.*

Mais non; il dit, qu'il *recueille tout le fruit* Aparament suivant le fameux Quatrain,

*Sic vos non vobis mellificatis Apes . . . &c. &c.*

Voilà ce qui s'apelle savoir louer son Héros bien modestement.

*Mais l'admiration pour toi seul épuisée,  
Peut elle païer tes Exploits.*

Ah! Que ce mot de *Païer* est admirable ici! Qu'il est noble & relevé, non pas par lui même, mais par la place qu'il ocupe. Je sai bien que l'on dit vulgairement, *Païer* un Compte d'Apoticaire, *Païer* une Lettre de Change &c. Mais quand l'Admiration *Païe*, c'est tout autre chose; un mot *Rotu-*

rier devient noble par un si sublime emploi, il n'a plus besoin de faire ses preuves, pour entrer dans le Stile élégant, cela seul lui tient lieu de Seize Cartiers complets. Vous voïez que l'Auteur a eu de la prédilection pour ce mot, de Païer pour narquer l'usage. Sans quoi il auroit dit

*Compense-t'elle tes Exploits.*

*Un sujet trop fécond n'est pas fait pour les Muses.  
De leurs Mains tombe le Pinceau :*

*Que doublé dans ton Tableau!*

O Ciel! Quel vacarme Critique n'entens-je pas ici. Le Parnasse jettera bien tôt autant de Flammes par son menu Peuple que le Mont Hecla en Islande. J'entens mille *Poëtereaux* s'écrier a pleine Gorge; Quelle impertinence! Quelle Ignorance! Quoi! Les Filles de la Mémoire, oublieroient quelque Fait Héroïque du Roi! Quoi! De leur Mains tombe le Pinceau. Elles, qui tracent un Tableau de l'Univers entier, dans le Cerveau d'un bon Poëte, . . . &c.

Alte là! Messieurs les Rodomonts; Ne vous égosillez pas tant! Par la Gerni vous criez aussi fort que *Mars* lors que Diomède lui donna un coup de Lance dans la  
be-



bedaine ! Paix ! Paix ! De par tous les Diantres ! Vous êtes des Ignorans vous même : Savez - vous , par hazard , de quelles Muses nôtre Savant Auteur parle ? Il n'est pas Question ici des *Menmonides* filles de la Memoire : Il parle des Pierides , Filles d'une Mere mortelle , & par conséquent Babillarde ; Ainsi jugés si les Piérides ne doivent pas être des Caqueteuses aussi , & s'il n'est pas a préfumer quelles confondent la matière d'un sujet trop vaste.

*Immole à la Paix ta Valeur ,*

Est une belle Métaphore , mais elle est hardie , car il est à préfumer , que la *Valeur* se demenera terriblement au près de l'Autel , avant de recevoir le Coup de Mort ; c'est un Personage fort *brave* que la *Valeur* : Si elle doit être l'Iphigénie , je ne voudrois pas être Calchas. Ceci ne soit dit qu'en passant.

. . . . . *La Joie & l'abondance*  
*Feront fleurir les Arts réglés par ta Prudence*  
 Et Germer l'Or dans tes Etats.

Voici encore un noble *Desordre*, un magnifique écart de la *Nature* : Le Poète fait *Germer l'Or* come des *Oignons* : O ciel ! quelle  
 Fé-

Félicité! Acourez à toutes Jambes, *Messieurs* les Chimistes, Soufleurs &c. Brisez toutes vos Retortes, Alembics, Creuzets, & autres Véhicules de vos vaines Espérances! Déchirez tous ces Livres de *Paracelse*, de *Raimond*, de *Tribemius*.. &c. écris si énigmatiquement. Vous vous Alembiqués vainement l'Esprit, & devenez aussi secs que des Harangs-Sorets, pour les déchiffrer; vous ne les entendrez jamais, car peut être eux-même n'ont ils sù ce qu'ils disoient. Acourez, Avarés, Peuple avide d'Or; Venez, venez, Tantales de ce Monde supérieur, voici vôtre fait; le Germe de l'or est trouvé: Brulez tous ces misérables Rentiers, dont le Controlle pénible vous rend le visage plus blême, que ne fût celui de Cléopatre, après quelle eut teté ses Aspics. Quittez cet Air morne & sombre, Allez, allez, trouver la *Joie* & l'*Abondance*, ces deux Déeses savent faire germer l'Or. L'Or est une Plante, on a eu tort de distinguer jusques ici le Règne *Mineral*, d'avec le *Vegetal*, c'est tout un; je vous promets de l'Or en toutes sortes de Plantes & façons, *Arbres nains*, *Arbres à haute tige*, *Espaliers*, *Buissons*, *Bocages*, *Treillis*,.. &c. Aparament que la Joie a trouvé une Greffe de l'Arbre dont *Virgile* parle.

.. La-

..... *Latet Arbore opacâ  
Aureum & foliis & lentò Vimine Ramus*  
Æneid. Lib. VI.

A la Vérité *Rouffean* s'est auffi fervi de cette Métaphore, de faire *Germer l'Or*, mais comme ce Poète est un Génie fort médiocre, il a rarement osé s'écarter de la Nature, à peine trouvera-on deux ou trois de ces heureuses faillies dans tous ses Ecrits. Mais poursuivons toujours,

*Tu le fais! La Douceur d'un Repos honorable  
Vaut mieux que l'Horreur des Combats.*

Come cette These est fort soutenable, c'est à dire que la *Douceur* vaut mieux que l'*Horreur*, nôtre Poète sans beaucoup de façon, par une excellence de son jugement, en appelle droit au Roi. *Tu le fais*, lui dit-il: Voila come il faut s'énoncer quand on a une bone Cause. Il seroit à souhaiter qu'on n'entreprit jamais d'en plaider une plus mauvaise, la Chicane ne seroit pas tant de bruit dans le Barreau: Ni la Philosophie dans les Licées. Ici il n'y a pas du desordre dans la Pensée, mais plutôt un ordre très exact l'Auteur s'en sert par Antithese du Désordre, pour le relever d'autant plus;  
*Oposita juxta se posita magis elucescunt.*

*Son Ame à son Aspect reçoit un nouvel être.  
Nos Devoirs seuls , sont nos Grandeurs.*

Le Poëte , plein d'Yvresse , voit descendre la Paix des Cieux avec son Cortège. Dans le même instant , son Pégase fait un écart terrible de cette Scène jusques dans le règne immense de la Moralité , dont il nous raporte cette Sentence.

*Nos Devoirs seuls , sont nos Grandeurs.*

Je ne sai si Bellerophon n'eût pas fait ici une seconde Cullebuté. Il est vrai que cette belle Morale n'est pas en liaison avec ce qui précède , mais tant mieux. Je me tue de dire que l'Ode veut du Désordre.

*Princes , à son Bonheur , ne portez plus Envie !  
Il saura conserver les Loix de l'Harmonie  
Dont il vient de former les Nœuds.*

L'envie ordinairement se déchaîne contre une Personne heureuse , mais quand l'objet de sa Haine tombe dans le malheur , alors elle cesse de s'agiter. Ici c'est tout le contraire.

Quelques Puissances de l'Europe sont jalouses de la Grandeur du Roi ; on apostrophe ce Grand Prince , dans les Mercures , dans

dans les Gazettes.. &c. Nôtre Auteur indigné de ce blamable éfort, leur dit, de cesser de lui porter Envie. Pourquoi? Parce qu'il saura conserver l'Harmonie, dont il a formé les Nœuds; parce qu'il sera encore plus Grand à l'avenir. Ainsi contre les règles de la Nature, nôtre Poëte, prétend de Guérir les Envieux en leur grossissant l'objet de leur jalousie. Noble écart, des Pensées triviales du Vulgaire.

Voilà, Ami Lecteur, les Réflexions que je fis en lisant cette Belle Ode une seule fois, je ne doute point, que si je la relisois encore, je n'y découvris bien d'autres Beutez.



## AUX EDITEURS,

MESSIEURS,

**N**E sachant pas la raison pourquoi vous n'avez pas inseré mon Panégirique de l'Ode sur la Paix de Dresde, qui a paru dans vôtre Mercure du Mois de Février passé, je vous taxois Messieurs, d'un défaut de complaisance; mais depuis que j'ai vu dans celui du Mois de Mars, une Lettre  
de

de l'Auteur de cette Ode, dans laquelle il défavoue son Ouvrage, & fait lui même la Critique de plusieurs Passages, que j'avois pris pour des Traits d'une rare beauté en ce genre de Poësie, je vois bien que vous vous êtes laissé embaragouiner (come dit Montagne) par cette Lettre, à croire, que j'ai eu tort d'exalter des choses, que l'Auteur rejette come des Bijoux postiches, que quelque Filou du Parnasse doit avoir substitués a des Diamans qu'il lui a escamotés. Je comence moi même à goûter ses raisons, & à comprendre que les écarts de la Nature & de l'Usage, sont rarement heureux, & que le Désordre dont Boileau parle, n'est point du genre de celui qui règne dans l'Ode en question; cependant je ne puis aprouver tous les changemens que l'Auteur propose, & vous prouverai Messieurs, que la Piece en deviendroit bien plus longue, mais guères meilleure. Venons au fait.

L'Auteur se plaint que son obligéant Ami lui a fondu deux Strophes en une seule, savoir la 5. & la 6. : Vous comprenés aisément par là Messieurs, que la Piece deviendroit plus longue : Je n'ai pas besoin d'autres preuves.

Dans la deuxième de ces Strophes estropiées par l'Esprit laconique de cet im-  
per-

pertinent Ami, l'Auteur parlant de la Gloire qui va défarmer son Héros, nous dit :

*Elle atteint Frédéric : Peut on suivre un Alcide ?*

Cette Idée n'est guères obligeante pour le Roi, c'est dire, que le pas dont il marche à la Victoire, n'est pas aussi rapide, que celui d'Hercule, ni près de là, puisque, la Gloire *atteint Frédéric*, elle qui n'auroit pas seulement pû suivre un Alcide. Il me semble que cet Hémistiche interrogatoire, est une cheville bien mal placée, ou il faut qu'il y ait là du sublime que je n'entens pas. Mais passons outre.

*On est en vérité, dit nôtre Auteur, bien sujet à s'aveugler sur ses Productions : J'avois crû ce Vers de la 10. Strophe*

*Seul Roi, parmi tant de Grands Rois !*

*Le meilleur Vers de ma Pièce..... En vérité, Messieurs, voilà la plus grande vérité qui se soit jamais dite en Prose & en Vers. Peut-on être ironiquement moins ironique ? L'Auteur prend ici à témoin la Vérité, pour afirmer son Propos : Il a bien raison, c'est elle même qui parle. O ténébreux Pleureur d'Ephése, lève ta Tête de la Tombe ! Viens voir cette grande Mer-  
veille !*

veille : Ris enfin O ! Héraclite après ta mort ;  
la Vérité paroît hors du Puits. M. La B\*\*\*.  
l'en a tirée , & qui plus est sans le  
savoir. Il dit qu'il a été aveuglé par ce  
Vers

*Seul Roi parmi tant de Grands Rois.*

C'est la pure vérité qu'il avance , & s'il  
parloit sur un Ton moins Satirique , on  
pourroit lui dire avec *Plaute*.

*Si eris verax , tua ex refacies , ex mala melius  
culam . . . . . Captiv. Act. 5. §. 2.*

Quelle pensée creuse ! *Seul Roi , parmi tant  
de Grands Rois*. Qu'est-ce que cela veut  
dire ? Un Grand Roi n'est-il pas un Roi ,  
même Roi par excellence , Roi Juste , Roi  
vaillant , Roi débonaire ? Comment donc  
peut-on être seul Roi , parmi tant d'autres  
Grands Roi ? Il me semble que je vois cette  
Idée dans le Cerveau de l'Auteur , mon-  
ter sur des Echasses se guinder & s'élever  
aussi haut que la Renommée de Virgile

*. . . . . Caput inter nubila Condit.*

Et retomber ensuite dans l'Abîme de la  
Contradiction & de l'Absurdité. Mais quoi !



Il la justifie avec une Autorité, qui doit brûler la Moustache au Critique le plus impertinent. Mr. de Fontenelle a dit en pleine Académie, nous assure-t'il, que les plus grands Philosophes sont Peuple à l'égard de Malebranche.

Par ma foi voilà nôtre Auteur à couvert, come le petit Teucer sous le Bouclier du Grand Ajax. La Critique a beau lancer ses Javelots, il est invulnérable. Mais avec sa permission, il ne considère pas, que la Pensée de Mr. de Fontenelle est différente de la sienne. Le Titre des plus grands Philosophes n'est pas positif ici, il est seulement relatif aux autres petits Furets de la Nature, car il seroit absurde de dire d'une manière positive, Qu'un grand Philosophe peut devenir Peuple. Quoique dans un sens relatif, on puisse dire, que les plus grands des Philosophes vulgaires deviennent des Ignorans, quand on les compare à un vrai Philosophe. Sans quoi il n'y auroit jamais de fin dans l'Hiperbole. Pour louer d'avantage un autre, on diroit, qu'à son égard tous les Malebranches sont Peuple; ce seroit une Métamorphose infinie; tout deviendroit Philosophe, Peuple, Savant, Ignorant tour à tour. Chaque Philosophe seroit un Janus, qui tourneroit un visage de sot, vers celui qui le précède, & un visage de

Sage vers celui qui le suit. Au reste, un Grand Roi, qui n'est pas Roi, est une contradiction manifeste, qui ne peut jamais être autorisée. La Vérité d'une Proposition ne change pas come la Peau du Caméléon; elle est toujours la même. Il n'y a Fontenelle qui tienne.

L'Auteur rejette l'Epithète de *Vastes*, dans ce *Vers*.

*Dans tes vastes Projets, Grand Prince tu t'abuses.*

Mais il ne se souvient pas, que dans ses Corrections il s'en sert de nouveau lors qu'il dit.

*Tous ces Vastes Projets sont Vains.*

Aussi a-t'il tort de condamner cette Epithète, qui est fort énergique, car l'on dit un Vaste Génie, un Vaste Esprit, pourquoi ne diroit on pas aussi un *Vaste Projet*, qui n'est autre chose qu'une Tablature imaginaire que l'Esprit se fait de certaines Actions que l'on se propose?

L'Auteur nous dit en vain que cette Epithète a été généralement condamnée, il se trompe, il n'y a que *St. Evremont*, qui s'est avisé de faire une Dissertation pour soutenir qu'elle ne pouvoit s'emploier en bone part; mais il fut siflé du Public &

condanné par l'Académie même. Le fait est notoire.

L'Auteur se plaint aussi, que son Ami a glissé un Vers dans la 14. Strophe qui sent le *Pléonasme*.

*La Bonté l'attendrit ; & la Pitié l'enflame.*

Pour cet autre qui suit.

*La Pitié l'attendrit ; si Bellone l'enflame.*

Je trouve Mr. de la B\*\*\*\*. bien débonnaire, de faire grace ici à son Ami, des trois quarts de *Pléonasmes* qu'il y a dans cette Strophe, en les prenant pour son propre Compte. Les voici :

*Tendre Père de tes Sujets !*

*Père compatissant ! Père plutôt que Maître !*

En vérité voila bien des Pères ensemble, les uns *Tendres*, les autres *Compatissans*, ne sont ils pas bien diversifiez ?

Du reste notre Auteur n'est pas heureux dans le Choix des Termes. Remarquez, *Messieurs*, qu'il préfère le mot de *Pitié* à celui de *Bonté* ; s'il a voulu rendre ce Vers meilleur, pourquoi ne disoit il pas ?

*La Bonté l'attendrit , si Bellone l'enflame.*

Ne sentoit-il pas, que le terme de *Bonté est grand*, & celui de *Pitié, pitoïable*. On jureroit que Mr. la B\*\*\*\* à fait dresser son Pégase par le fameux Ecuier du Parnasse Mr. *Gottched* de Leipzig, tant il est habué à se précipiter du haut du Firmament dans la Boüe.

*Tu sera des Amis du Dieu de l'Hipocrène.*

Les plus grands Poètes se contentoient ci devant de s'appeller Fils d'Apollon, mais aparamment que l'Auteur tient que la Poësie de nos Jours à si bien franchi la basse Carrière des *Homères* & des *Virgiles*, qu'on ose bien apeller les Poètes modernes *Amis* du Dieu des Vers, & que c'est encore bien de l'Honneur pour *Phabus* de l'admettre au Rang d'Ami.

Par ce peu de Remarques, je vous laisse juger, *Messieurs*, si les Corrections de Mr. B. sont toutes heureuses. D'ailleurs il a quelque chose de suspect, à ce que présumement plusieurs Persones de bon sens, dans le Conte qu'il nous fait du sort de son Ode; l'on soubçone que Mr. la B\*\* & son obligeant Ami C. ne soient qu'un seul & même Individu. Pour moi, je juge plus charitablement de mon prochain, je veux bien croire qu'ils sont deux Personages  
aussi

aussi différens que le Grand Turc & le fameux Thamas Kouli-Kan, qui sont en Guerre ensemble; & je desapprouve fort la licence que Mr. C\*\* a. c'est doné, de tronquer, mutiler, & changer cette Ode sans l'aveu de l'Auteur, & sur tout de l'avoir fait imprimer à son insçû. J'ai même composé quelques Couplets de Chanson à ce sujet, que je vous prie d'insérer dans vôtre Journal.

Au reste, je ne suis pas de ces Critiques outrés, qui soutiennent que tout Poëme où l'on trouve la moindre faute, ne vaut rien; je sens bien qu'il est aisé de Critiquer, mais difficile de mieux faire. Combien de Poëtes, qui n'ont pas moins de peine d'enfanter quelque Rondeau ou Epigramme, qu'une Vipère de faire ses Petits, ne se donent pas pleine Carrière de décider sur des Poëmes Epiques & sur des Odes. Combien de ces petits Génies n'ont pas critiqué le grand Voltaire, au sujet de son Poëme de *Fontenoi*, semblables en cela à des Pigmées, qui prétendroient, de gourmander un Atlas à Coups de Poing. Pour moi je pense avec *Horace*,

*Ubi plurima nitent in Carmine, non ego paucis  
Ofendar maculis . . . .*

Je croi même avec *Longin*, qu'une Pièce de Poësie, où le Poëte prend un Vol su-

blime, vaut mieux, avec quelques Fautes, qu'une autre, qui n'en auroit point, mais qui Psalmodieroit toujours sur l'Unisson Populaire. N'est il pas plus naturel, *Messieurs*, que Pegase bronche quelque fois quand il fournit sa Carriere, come un Courrier de l'ancienne Race de Borée, que quand il marche come la Haquenée de Naples en Procession. Je pense que vous m'avouerez cela sans répugnance. Faisons en application à l'Ode de Mr. la B. Elle a plusieurs endroits fort brillans : Le début même, ou la 1re Strophe, sur la quelle j'ai badiné un peu, est fort belle : Je n'y aurois fait que ce petit changement.

*Quelle Divinité ! Quel Port !  
Quels Traits ! Quelle Douceur ! . . .*

La Pensée de la Cuirasse de Mars est tout à fait heureuse ; de même que nombre d'autres. Les Vers sont bien moulés. Je suis sur, que si l'Auteur ne s'étoit pas pressé, il auroit fait une très bonne Pièce.



# COUPLETS

Pour Mr. B. à Mr. C.

**Q**uel afreux tour de passe passe  
 Fait aujourd'hui honte au Parnasse?  
 Quel fripon vient me décevoir?  
 Quelle détestable imposture  
 Me plonge dans le désespoir?  
 Je chante un Héros au Mercure  
 Sans le savoir.

Mon Apollon à sa Methode,  
 Venoit de me soufler une Ode,  
 Qui pouvoit me faire va'oir;  
 Un Ami m'en ternit le lustre  
 Et par ce Forfait le plus noir  
 Mon bon Phebus paroît en rustre  
 Sans le savoir.

Est-ce Malice, est-ce Ignorance,  
 D'abuser de ma Confiance?  
 Quel Coup! Qui pouvoit le prévoir?  
 Je me sens bouilloner de Rage,  
 Toute ma bile est au Chauffoir.  
 Quoi donc, je publie un Ouvrage,  
 Sans le savoir!

Ciel!

Ciel! Quelle blamable hardiesse  
 De mettre un Ode sous la Presse  
 Sans un légitime Pouvoir.  
 Ami Felon qu'il te souviene  
 Un autre fois de ton Devoir  
 Viens paroître aussi sur la Scène  
 Sans le savoir.

Je te souhaite en ma furie  
 Dans les sablons de la Libie  
 Sans Parasol ton Promenoir.  
 Ou que sur la rive fertile,  
 Où le Nil tient son Arrosoir,  
 Tu rencontres un Crocodile,  
 Sans le savoir.

Ou qu'au fin fond de la Norvège  
 Tu brasses sans Pourpoint la Neige;  
 Qu'un Grand Glaçon soit ton Dortoir.  
 Et que dans ce froid domicile,  
 Un Lutin venant t'émouvoir,  
 Tu perdes toute Ardeur Virile  
 Sans le savoir.

MISODE' ME.

LET.





# LETTRE

*Analytique, d'un livre nouveau, intitulé  
Principes de la Philosophie morale ou  
Essai de Mr. S. sur le Mérite & la Vertu.  
Impression d'Amsterdam, 1745.*

**V**ous m'embarassés Monsieur, en me demandant des Nouvelles de la République des Lettres : Je suis dans une Ville où le Gout des Siences domine ; vous sentés bien que la Littérature ne peut qu'y perdre ; & puis, la Guerre nuit infiniment aux Arts, qui demandent un tems de paix pour être cultivés avec succès. Voila deux bones raisons pour vous consoler de la dizette des Nouvelles Litteraires ; ainsi, vous m'en dispenserés pour cette fois : A la place, je vais vous faire part d'une Lecture que je fais actuellement. Je vous entretiendrai d'un Livre qui a pour Titre *Principes de Philosophie Morale, ou Essai sur le Mérite & la Vertu*. L'Auteur est Anglois : Il cache son nom : Il me siéroit mal de vous comuniquer mes conjectures ; il ne convient jamais de dévoiler un Home qui veut jouir des aplaudissemens sous le rideau : Le Masque des Auteurs est respectable.

L'E-

L'Épître Dédicatoire est d'un fort bon gout. Elle est adressée au Frère du Philosophe Moraliste, qui y donne en peu de mots le Plan de son Ouvrage : *Point de Vertu sans Religion ; point de Bonheur sans Vertu* : Voilà son Plan. Il promet d'approfondir ces deux Vérités : N'y auroit il pas un peu de présomption dans cette Promesse ?

Le Discours Préliminaire du Traducteur est un morceau bien écrit ; c'est dommage que dans le Début, Pourchot & la Bruière soient traités peu respectueusement. Il prétend que Mr. S. a eu surtout en vue la Jeunesse, qui, au sortir de Philosophie, est dans un Monde d'Athées & d'Impies dont elle a à combattre les Sophismes, sans être instruite des Elémens de la Morale : Pour la garantir de la Séduction, il attaque les Athées qui se piquent de probité ; & les Gens sans probité qui vantent leur bonheur : Voilà ses Adversaires. Du reste, le Traducteur avertit qu'il s'est donné toutes sortes de libertés, & que bien loin de s'attacher à une Version scrupuleuse & servile, il a resserré les Endroits diffus, étendus les Endroits serrés, rectifié les Pensées hardies. En finissant, il interdit la Lecture de son Livre à ceux, qui, peu accoutumés à réfléchir, ne peuvent bien suivre  
l'En-

**L'Enchainure d'un Raisonnement.** Aussi demande t-il une si grande attention, que cet Ouvrage est à l'index pour bien des Persones. *Hunc varis juvat auribus placere.*

Cet Essai est divisé en deux Livres; le Livre en Parties; les Parties en Sections: Voici le Debut qui me paroît un peu boursofflé, vous en jugerez: „ La Religion & „ la Vertu sont unies par tant de rapports, „ qu'on les regarde communément com- „ me deux inséparables compagnes; c'est „ une Liaison dont on pense si favorable- „ ment, qu'on permet à peine d'en faire „ abstraction dans le Discours & même „ dans l'Esprit. „ Je doute cependant que cette Idée Scrupuleuse soit confirmée par la conoissance du Monde, & les Exemples contredisent en foule cette Union prétendue: C'est prendre d'abord un Vol bien haut.

*Que donnera l'Auteur après de si grans Cris!*

La seconde Section expose le Système Leibnitien, qui commence d'être le Système Anglican: Il a je ne sai quoi d'apparent & de grand, qui doit lui faire nombre de Partisans en Angleterre: Il a deux défauts qui mettront toujours obstacle à sa fortune

ne en France ; il est étranger , & tendant au Fatalisme. „ Tout est conforme „ au bon ordre , tout concourt au bien „ Général ; cela est , donc cela est bien „ & ne peut être mieux ; „ Ce sont des Propositions qui révolteront toujours les Métaphysiciens François : Ils ne croiront jamais que *les Ressors de l'Univers soient construits avec tant de Force & d'Habileté , qu'aucun ne sauroit manquer d'exécuter son jeu , & que tous les Evénemens qui se succèdent les uns aux autres , soient les suites inévitables du premier branle qui les a mis en mouvement.* \* Mr. de Crouzas prétend, que l'Hypothèse de Leibnitz tend à renverser toute la Religion ; mais quoiqu'il en dise , la Conséquence est défavouée , & tirée de trop loin.

Dans la même Section , je trouve une Définition de l'Athéisme qui ne me paroît pas juste : „ Ne reconoitre dans la Nature „ d'autre Cause , d'autre Principe des „ Etres que le hazard ; nier qu'une Intel- „ ligençe supreme ait fait , ordonné , dis- „ posé tout à quelque bien général ou „ particulier , c'est être un parfait Athée : „ Cette dernière Partie combat l'idée qu'on se forme ordinairement de l'Athée ; à ce propos , je vous ferai part d'une Réponse d'un

\* Examen de l'essai sur l'Homme par Pope.

d'un Théologien à un Impie. (qui disoit avec Lucrèce : *Primus in orbe Deos fecit timor. Esto*, lui repliqua le Théologien, *sed quis fecit timorem?* Voilà l'incrédule réduit au Silence.

Dans la seconde Partie, mon Auteur examine comment chaque Système erroné, sur la Divinité, & l'Indécision même, s'accordent avec la Vertu, & jusqu'où ils sont compatibles avec un caractère honnête & moral.

„ Le caractère de bon, dit-il, page  
 „ 22. ne peut convenir à un Individu,  
 „ qui par son Inaction & la solitude,  
 „ tend directement à la Ruine de son Es-  
 „ pèce. „ Voilà le Procès fait aux Moines :  
 Cet endroit est égaié par une Reflexion  
 du Traducteur, qui ne manque pas de  
 Sel: „ Divin Anacorète, s'écrie-t-il, suf-  
 „ pendez un moment la profondeur de  
 „ vos Méditations; & daignez détromper  
 „ un pauvre *Mondain* qui fait gloire de  
 „ l'être: J'ai des Passions, & je serois  
 „ bien fâché d'en manquer; c'est très pas-  
 „ sionément que j'aime mon Dieu, mon  
 „ Roi, mes Amis, & ma Maitresse; je  
 „ fais un grand cas des Richesses, j'en ai  
 „ beaucoup, & j'en desire encore: Un  
 „ Homme bienfaisant en a-t-il jamais assez?  
 „ Qu'il me seroit doux de pouvoir ani-  
 „ mer

„ mer ce Talent , qui languit sous mes  
 „ yeux ; unir ces Amans , que l'indigence  
 „ retient dans le célibat : Je ne fais cha-  
 „ que jour qu'un ingrat , que ne puis-je  
 „ en faire cent ? C'est à mon aïfance Re-  
 „ ligieux fanatique , que vous devez le  
 „ Pain que vôtre Quêteur vous apporte ; je  
 „ veux que l'Espoir & la Tranquilité ,  
 „ Compagnes inféparables de la Justice ,  
 „ me conduisent par la Main jusqu'au bord  
 „ du Précipice , que le sage Auteur de la  
 „ Nature m'a déobé par les fleurs dont il  
 „ l'a couvert. „ Ne trouvez-vous pas  
 Monsieur , que cet instructif badinage jette  
 plus de Ridicule sur l'Engeance Monacale  
 que toutes les Lettres du Marquis d'Ar-  
 gens ?

Cette pensée vous plaira telle ? „ Tous  
 „ les animaux composent un Système ; & ce  
 „ Système est soumis à des Loix méchani-  
 „ ques , selon lesquelles tout ce qui y entre  
 „ est calculé : „ Si cette Idée n'est pas véri-  
 „ ble , elle est au moins ingénieuse ; mais  
 l'Esprit qu'on ne cherche point dans ces  
 sortes d'Ouvrages , dédomage-t-il un  
 Lecteur sensé de la Vérité qu'il y cher-  
 che ?

„ L'Inclination & l'Affectiôn seules  
 „ rendent la Creature méchante ou bon-  
 „ ne , conforme à la Nature , ou dénatu-  
 „ ree :

„ rée : Toute affection qui a pour Objet  
 „ un bien imaginaire , devenant superfluë  
 „ & diminuant l'Energie de celles qui  
 „ nous portent au Bien réel, est vicieuse  
 „ en elle même. Une Passion trop vive,  
 „ par exemple , un Attachement a la vie  
 „ qui nous rendroit incapables d'un acte  
 „ généreux , est une Passion mauvaise ,  
 „ quelque avantage qu'on procure à la  
 „ Societé. Le Motif seul fait le mérite :  
 „ Les principes interessés avilissent les plus  
 „ grandes Actions : Nous sommes Ver-  
 „ tueux , lorsqu'en suivant la pente de  
 „ nos Affections , nous aimons & faisons  
 „ le Bien sans contrainte , & que nous  
 „ haïssons & fuïons le Mal sans effroi pour  
 „ le chatiment Ces Principes sont vrais,  
 „ Grans, Lumineux. Par l'excès, la Ver-  
 „ tu dégénere en vice. Les Excès de l'A-  
 „ ffection Maternelle peuvent anéantir les  
 „ Efets de l'Amour ; l'Amour peut se  
 „ changer en une espèce de Phrenesie ;  
 „ La Pitié devenir Foiblesse ; L'Honneur de  
 „ la Mort se convertir en Lâcheté ; le mé-  
 „ pris du danger en Témérité ; le mé-  
 „ pris de la Vie en Folie & en Déses-  
 „ poir.

„ La Philosophie, qui n'admet dans le  
 „ Monde aucune beauté réelle, se dément  
 „ à chaque moment, & Lucrèce , ce Poc-

„ te Philosophe qui a employé tous les  
 „ charmes de son Art à décrier ceux de  
 „ la Nature , s'abandonne plus que per-  
 „ ne aux Transports, aux Ravissement, à  
 „ l'Entouffiasme; & à en juger par la Vi-  
 „ vacité de ses Descriptions , il fut l'Ho-  
 „ me le plus sensible aux beautés de la  
 „ Nature & de l'Univers. Sa Poétique  
 „ Philosophie fait plus de tort à l'Hipothé-  
 „ se des Atômes , qu'elle ne lui donne  
 „ de vraisemblance. „ Tant il est vrai  
 que l'Athéisme nous fournit des Armes  
 contre lui même, le Poison & l'Antidote!  
*bic digitus Dei.* L'incrédulité nous donne  
 des preuves pour soutenir avec fondement  
 qu'il y a dans les Etres Moraux , ainsi que  
 dans les Objets Corporels , un vrai Beau ,  
 un Beau essentiel , un Sublime réel. L'Im-  
 agination supplée souvent à l'absence mê-  
 me de la Réalité. „ Le Cœur de l'Hom-  
 „ me ne peut jamais se dérober totalement  
 „ la différence du Beau & du Laid : C'est  
 „ un Connoisseur équitable qui se prome-  
 „ nant dans une Gallerie de Peintures ;  
 „ s'emerveille de la Hardiesse de ce trait ;  
 „ souri à la douceur de ce sentiment , se  
 „ prête au tour de cette Afection ; & pas-  
 „ se dédaigneusement sur tout ce qui bles-  
 „ se la belle Nature.

L'Erreur de Fait ne produit point le  
 Vice :



Vice ; mais l'Erreur de Droit influë sur la Vertu. Celui, qui conduit par des Vices brillans à mal placé son estime, est vicieux lui-même : C'est diviniser des abominations & conséquemment se dégrader.

Voici une Reflexion du Traducteur qui me paroît très judicieuse : Elle vient à la suite d'un trait lancé contre les dévotions superstitieuses. „ Domtez vos passions , „ dit la Religion, conservez vous , dit la „ Nature. Il est toujours possible de satisfaire à l'une & à l'autre : C'est ce „ que les Piétistes outrés apercevroient , „ s'ils écoutoient la Raison ; si le Crime „ est dans le *Suicide*, qu'importe qu'on se „ tuë par des jaunes & des veilles, de „ l'arsenic, ou du sublimé ? Dans un instant ou dans l'espace de dix années ? „ Avec un Cilice & des Foüets, un Pistollet, ou un Poignard ? C'est disputer sur „ la forme du Crime ; c'est s'excuser sur „ la couleur du poison. D'où il conclut, que tout Dogme qui conduit à des Infractions grossières de la Loi Naturelle, ne peut être respecté en sureté de Crime. Quel avantage cette Réflexion ne donne telle pas au Christianisme sur toutes les autres Religions ! quelle Morale comparable & celle de Jésus-Christ ?

„ Il est difficile d'assurer qu'un Home est

„ parfaitement vicieux ; il reste toujours  
 „ aux plus grands Scélérats quelque étincelle  
 „ de Vertu ; & un bon Mot , c'est celui-  
 „ ci : Rien n'est aussi rare qu'un parfaite-  
 „ ment honnête Homme ; si ce n'est  
 „ peut être un parfait scélerat : Partout il  
 „ y a quelque germe de Vertu.

A la page 78. je trouve une Idée un peu Paradoxale : L'Auteur y soutient que l'Athéisme n'a aucune Influence contraire à la Pureté du Sentiment naturel de la Droiture & de l'Injustice : Cette Proposition ne vous paroîtra telle pas fausse ? L'Athéisme ne tend-il pas au renversement de la Société ? Et ceux qui en font Profession , ne sont ils point les Euxemis du Genre-Humain ? L'Incrédulité & la Vertu sont incompatibles ; je croi bien , que s'il y a des Athées , il peut y en avoir d'honnêtes Gens ; mais qu'est ce que cela prouve ? Sinon , que l'esprit humain est capable des plus grossières Contradictions. Un Incrédule vertueux , quoique tous les principes tendent au Vice , ne me surprend pas plus qu'un Chrétien vicieux , quoique tous ses Principes tendent à la Vertu.

Mon Auteur entreprend de canoniser le Theïsme qu'il distingue avec soin du Deïsme : Le Deïste selon lui , ne croit pas la Révélation ; & le Theïste est prêt à la croire

croire quand il la conoitra. Le nom est, à son gré, un nom respectable, avili sans raison par les Bigots.

„ Aimer Dieu seulement comme la cause de son Bonheur particulier, c'est avoir pour lui l'Affecti<sup>o</sup>n du méchant pour le vil instrument de ses Plaisirs; aimer Dieu par intérêt en vuë des recompenses, c'est faire avec lui un marché, dont voici à peu près la Cédule, je résigne à Dieu ma Vie & mes Plaisirs présens, à Condition d'en recevoir en échange une Vie & des Plaisirs qui valent infiniment mieux. Vous voyez par là, Monsieur, que Mr. S. a des Idées nobles & justes de la Divinité; sa Vertu n'est pas mercenaire: Il ajoute que dans le Christianisme le Desir des Recompenses ne peut naitre que d'un grand Amour pour la Vertu, & conserve par conséquent toute la Dignité de son Origine. La Religion Chrétienne est la seule qui promette à l'Home un Prix digne de lui: Le Juif, l'Egyptien, le Mahométan, n'espère rien qui mérite les Vœux: Mais le Chrétien espère de jouir de son Dieu. Quand cet espoir seroit aussi frivole qu'il est bien fondé, on ne devroit pas moins punir l'Athée, de vouloir nous arracher une si consolante Chimère, à laquelle il rend lui-même hommage, puisqu'il

qu'il meurt toujours du côté de l'Espérance.

Me voici arrivé au second Livre, qui ne le cede en rien au premier. L'Auteur cherche d'abord quels Motifs & quel intérêt nous avons à mériter le Titre de Vertueux. Vous jugez bien, Monsieur, que ses recherches ne sont pas vaines: Il faudroit que je transcrivisse la moitié de la première Section pour vous montrer comment il s'y prend. Le fond de son Hypothèse est; Que l'Intérêt particulier de la Créature est inteparable de l'intérêt général de son Espèce; Intérêt aussi naturel à l'Homme, qu'à une Plante de porter son fruit; Intérêt comparé par l'ingenieux Traducteur à une Montre.

Si les Réflexions justes vous plaisent, vous goûterez la suivante; „ L'esprit a, pour  
 „ ainsi dire, ses parties, & ses parties ont  
 „ leurs proportions. Les Dependances  
 „ réciproques & le Rapport mutuel de ces  
 „ Parties, l'Ordre & la Connexion des  
 „ penchans, le Melange & la Balance des  
 „ Afections caractéristiques, sont des Ob-  
 „ jets faciles à saisir, par celui qui ne juge  
 „ pas cette Anatomie intérieure, indigne  
 „ de quelque attention. Peu de Gens se  
 „ sont cependant occupés à anatomiser  
 „ l'Ame, & c'est un art que personne ne  
 „ rougit d'ignorer parfaitement &c.

Que direz-vous de cette comparaison du Traducteur ? „ Nous ressemblons à de  
 „ vrais Instrumens dont les Passions sont  
 „ les cordes : Dans le Fou , elles sont trop  
 „ hautes , l'Instrument crie : Elles sont trop  
 „ basses dans le stupide , l'Instrument  
 „ est sourd : Un Home sans Passions est  
 „ donc un Instrument sans cordes &c.

La partie seconde est employée à prouver. 1<sup>o</sup>. Que le Principal moyen d'être bien avec soi & conséquemment d'être heureux , c'est d'avoir les Afections Sociales entières & energiques , & que manquer de ces Afections , ou les avoir defectueuses , c'est être malheureux. 2<sup>o</sup>. Que c'est un malheur que d'avoir les Afections privées trop énergiques , & au dessus de la Subordination que les Afections Sociales doivent leur imprimer. 3<sup>o</sup>. Enfin que d'être pourvû d'Afections dénaturées ou de ces Penchans qui ne tendent ni au bien particulier de la Créature , ni à l'Intérêt général de son espèce , c'est le comble de la misère. Le plan m'a paru bien rempli , & cette matière traitée de main de Maître.

„ Les coups qui trapent la Vertu ne détruisent point le Contentement qui l'accompagne. C'est une Beauté qui a quelque chose de plus doux & de plus touchant dans la tristesse & dans les larmes qu'au milieu des plaisirs. Sa Mélancolie , à des charmes particuliers : Ce n'est

„ que dans l'advesfité qu'elle s'abandonne  
 „ aux épanchemens les plus tendres, les  
 „ plus consolans. La Vertu ne paroît dans  
 „ tout son éclat que dans la tempete &  
 „ sous le Nuage. „ Quels Traits! Quelles  
 Images! Quelle Justesse!

La Réflexion suivante va vous donner  
 une idée de la vivacité de mon plaisir à  
 vous comuniquer tout ce qui me plaît dans  
 ce **Traité**. „ Les Plaisirs de Participation sont  
 „ si doux & si fréquens, qu'en parcourant de  
 „ bone foi tous les quarts d'heure amusans de  
 „ la Vie, on conviendra que ces Plaisirs en  
 „ ont rempli la plus délicieuse partie. Y a-t'il  
 „ quelqu'un qui seul & séparé de tout co-  
 „ merce, puisse se procurer, concevoir  
 „ même quelque Afection durable? Quel  
 „ est le plaisir des sens capable de tenir con-  
 „ tre les Ennuis de la solitude? Quelque ex-  
 „ quis qu'on le suppose, on s'en dégoute  
 „ aisément; quelque Siffème qu'on se fasse,  
 „ la comunication soutient la gaieté, le  
 „ Partage anime l'Amour. La Passion la  
 „ plus vive ne tarde pas à s'éteindre, si elle  
 „ n'est entretenüe par je ne sai quoi de  
 „ réciproque, de genereux & de tendre.  
 „ Sans cet assaifonnement des Afections So-  
 „ ciales, point de Volupté.

La violence des Afections privées rend la  
 Créature malheureuse. Pour preuves, Mr.  
 S. fait l'énumération de nos principales Pas-  
 sions dont l'exces est vicieux & condan-

nable. Estimer la vie plus qu'elle ne vaut, c'est être lâche; ressentir trop vivement une injure, c'est être vindicatif; aimer les Femmes, c'est être Luxurieux; poursuivre avec avidité les Richesses, c'est être avare; s'immoler aveuglément aux applaudissemens & à l'honneur, c'est être ambitieux & vain; languir dans l'aisance, & s'abandonner à l'oisiveté, c'est être paresseux.

Je n'ai pas le tems, *Monsieur*, de vous en dire d'avantage: Je finis à regret. Ce Traité est plein de morceaux admirables: C'est ainsi que la Sagesse pourroit avoir pensé: On y trouve la Délicatesse de Fontenelle, l'Energie de la Bruière, la Profondeur de Malebranche. Point de Lecture plus utile à un Esprit bien fait; point de Livre plus propre à inspirer du goût pour la Vertu; pour cette Vertu, la plus atraïante des beautés, la beauté par excellence, l'ornement & la baze des Affaires humaines, le soutien des Sociétés, le lien du Commerce, la félicité des Familles, l'honneur des Etats, la Vertu, sans laquelle tout ce qu'il y a de grand, d'éclatant, & de beau tombe & s'évanouît; la Vertu, qui seule peut nous rendre heureux. Quel dommage que les Lettres, pour être bones, doivent être courtes!

On vient de m'apprendre une Nouvelle littéraire dont je vais vous régaler; c'est la disgrâce de l'Abé *Fréron*; il s'est avilé de prendre l'Emploi de l'Abé Des Fontaines: Mais la République des Lettres a été vengée de sa

témérité : Un trait de Satire lancé contre une Personne puissante, lui a mérité la Bastille: L'Abbé Marc Montel a pris sa Plume ; c'est un jeune Home d'Auvergne doué d'un Talent merveilleux pour la Poësie : Il a fait beaucoup de bruit à Toulouse où il étoit Précepteur : l'Académie des Jeux Floraux l'a couronné cinq ou six fois : *Voltaire* l'invita l'Eté dernier à venir à Paris, où il lui promit de le placer : Mais s'étant brouillé avec ce Poëte, le besoin, l'Ennemi irréconciliable des Auteurs, lui a fait entreprendre la continuation des Journaux de l'Abbé Des Fontaines ,

*Magister artis venter , ingenique Largitor.*

La Critique n'est pas son fait; il n'a point d'Érudition , & a peu de Dêlicateffe. Le Maître importun qui l'inspire, tout industrieux qu'il est , ne le fera pas réeussir. L'ouvrage se sent toujous de la misère de l'Autetur; l'esprit abatu par l'indigence, n'est guères capable de Mouvements nobles & élevés : Je suis &c.



## T A B L E.

Suite de l'Extrait du Valais Chrétien.	291
Septième Essai.	312
Lettre sur les Maladies de la Peau.	328
Panégirique de l'Ode sur la Paix de Drêde	349
Lettre-aux Editeurs sur les Corrections faites à cette Ode.	363
Couplets sur Mr. C.	373
Lettre Analytique d'un Livre nouveau	375